3 1761 09938994 2

xQ

a

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Sept exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 7

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1609

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

POÉSIES COMPLÈTES

LF
S5779po

EMMANUEL SIGNORET

—

Poésies complètes

VERS DORÉS — DAPHNÉ — LA SOUFFRANCE DES EAUX

DOUZE POÈMES

TOMBEAU DRESSÉ A STÉPHANE MALLARMÉ

LE PREMIER LIVRE DES ÉLÉGIES

PRÉFACE PAR ANDRÉ GIDE

DEUXIÈME ÉDITION

366242
6. 5. 39.

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVIII

AUTOGRAPHE

D'EMMANUEL SIGNORET

Vous, marquis
parlez encore d'
orgueil Sais-je
ce que c'est?
La seule noblesse c'est
la plastique
Oubliez les
mœurs d'hétaïres
des femmes
faux Etudiez
les mœurs
des marbres
immortels

et des dieux
comme moi.
Laissez là ce
qu'on appelle
morale, vous
dis-je la
perfection est
la plus stable
base sociale.
Laissez là
les malheureux

PRÉFACE

—

Car, debout sur notre vieux monde,
Nous sommes demeurés bien peu
Qui portions en nos mains profondes
Tout l'antique ciel pris à Dieu.
E. S.

Le 20 décembre 1900, à Cannes, mourait, à l'âge de vingt-huit ans, le poète Emmanuel Signoret, étouffé par la misère et la nuit. Seuls s'aperçurent de sa mort quelques fidèles admirateurs. Le silence se referma sur lui, et rien ne manqua moins à la foule qu'un poète uniquement épris de beauté.

Puisse son œuvre splendide, inactuelle entre toutes, et à cause de cela non vieillie, trouver enfin sa récompense.

Plus parfaite est la beauté d'une œuvre et moins elle prête à la glose. J'épuisai naguère, dans les quelques articles que j'eus l'occasion d'écrire sur Emmanuel Signoret, en quelques phrases tout ce que je trouvais à en dire. Les préfaces qu'il joignit à ses trois volumes de vers, et que nous redonnons ici, devraient du reste suffire et je me serais contenté d'y joindre une simple notice bio-bibliographique, mais je me souviens trop de l'irritation que causa, lorsque ces volumes parurent, le ton de ces préfaces où la magnanimité du poète s'exagère un peu plus glorieusement que ne le supporte volontiers notre époque. Encore que l'on pardonne aux morts plus commodément qu'aux vivants l'amour immodéré de la gloire, je craindrais que ce ton altier, que Signoret ne pouvait ne pas prendre, prédisposât de nouveau plutôt au blâme qu'à la louange le lecteur peu accoutumé à une si imprécautionneuse franchise. Puissé-je, en éclairant un peu cette figure, prévenir les méjugements.

Emmanuel Signoret naquit le 14 mars 1872, à

Lançon, petit village des Bouches-du-Rhône, d'un père et d'une mère déjà vieux. (Son unique frère entrait dans sa vingt-cinquième année.) Il fit ses premières études à Aix, dans un établissement dirigé par des prêtres, qu'il ne quitta que pour venir à Paris. Entre Paris et Lançon, il erra quelques mois, puis, moins dirigé qu'aidé complaisamment par son père qui l'adorait, Emmanuel, sans autre but que sa culture ou que sa joie, put enfin gagner l'Italie où le précédait depuis longtemps son désir.

Sans doute, une sage sollicitude eût épargné à l'impratique enfant bien des erreurs; mais cette sollicitude Emmanuel ne l'avait encore rencontrée que chez son père, et le vieillard, aveugle depuis quelque temps déjà, déclinait. Pour un semblant de liberté, Emmanuel abandonna sa part de patrimoine et, poète tout uniquement, s'engagea sur une route âpre et brisée qu'une sorte de volontaire hallucination de gloire et l'inlassé dévouement de sa femme (il s'était marié en décembre 1897) n'empêchèrent pas d'être parfois abominablement douloureuse.

Sa vie tient en ces quelques lignes; à vrai dire, il la traversa sans la voir. J'avais parlé naguère de la singulière myopie de Signoret ; ce n'est pas myope, c'est aveugle que j'aurais dû dire — et mieux encore : ébloui. Comme ivre de soleil il avançait dans les ténèbres de sa misère, chancelant et se cognant à tout, projetant où posait son regard un nimbe dont s'illuminait chaque objet.

On le crut fou. Déjà son écriture énorme, non point tant haute qu'inimaginablement large, effarait. On apprend, dans les manuels qui traitent de graphologie, que l'intuition, la spontanéité lyrique se révèle dans l'écriture à la rupture de liaison et l'espacement entre certaines lettres d'un même mot: la plume quitte le sol, bondit plus loin, imitant le saut de l'esprit... Que dire ici ? La plume de Signoret ne bondit plus, elle vole ; elle pose intermittemment, sur le papier, de loin en loin, quelques jambages — car non plus les lettres seules, mais les jambages mêmes d'une même lettre sont séparés, distants à ce point que souvent un unique mot pas très long couvre une ligne. Les *o*, les *a* restent

ouverts, signe d'absence de toute préoccupation égoïste, — ou plus absolument de toute préoccupation. Ecriture de fou? Non ; mais immodérément poétique, et bien celle qui convenait à ces vers, raisonnables, certes, dans le sens le plus minervien du mot, mais surtout, mais éperdument glorieux.

Tout, aujourd'hui, contribue à fausser l'idée de la gloire. Tant elle était demeurée pure et naïve dans le cœur de Signoret, son expression naturelle scandalisait. Il n'admettait non seulement pas la critique, mais même aucune restriction dans la louange : « Un doute ici, écrit-il en parlant de son œuvre, ne témoigne que de l'incertitude du regard » ; et encore : « Ne jugeons point la lumière; acclamons-la. »

Ceci, qu'on prit pour de l'orgueil, irrita ; mais le mot : orgueil, avec Signoret devient insuffisant, perd tout sens. On convenait que ses vers étaient admirables, mais on eût désiré qu'il le sût moins, ou que, le sachant, il s'en tût. J'en connais de plus orgueilleux plus habiles. — « Je vous l'affirme : je ne

suis pas un orgueilleux, me répondait-il (car, dans l'absurde crainte d'admirer trop, je cédais alors moi aussi à ces restrictions désobligeantes), mais je ne saurais être menteur, *même en parlant de moi.* »

Il parlait de lui comme d'un dieu, naturellement, — comme un dieu.

Et ce même ravissement, cette divinisante ivresse lui faisait voir sans jalousie des génies et des demi-dieux près de lui ; des demi-dieux qu'il rêvait d'élever jusqu'à la déshumanisation parfaite. Il appelait « Marbres Vivants » les portraits littéraires subtils et magnifiants qu'il fit de certains d'entre nous ; et comme je m'offusquais un jour de son excessive louange : « Quittez cette pudeur, répondit-il, qui reste en vous comme dans les demi-dieux. »

A peine admettait-il que la lumière qu'il se sentait projeter à l'entour de lui ne fût pas sensible à tous les regards. Dans le rêve qu'il faisait d'une sorte de fraternité glorieuse de tous les hommes de génie, il était plus dispos encore à décerner l'éloge qu'âpre à le réclamer pour lui. A peine lui demeurait-il pénible que tous ne reconnussent pas son

génie, car la gloire lui était chose en possession de quoi il se sentait (1). Pas un quatrain de lui qui n'en témoigne. Il garde, au cours de ses vers, l'attitude d'un Diadumène, ou mieux encore celle du Jeune-Homme de Gustave Moreau dont la fausse mort n'interrompt pas le geste de ceindre de lauriers sa tête.

Cette inconsciemment volontaire hallucination de beauté faisait le fondement de son œuvre. Il prétendait construire un monument où ne pût habi-

(1) Ambition ? — Non, pas précisément. Non tant *désir* qu'*amour* immodéré de la gloire; et comment eût-il désiré ce qu'il croyait qu'il possédait déjà ? Son hallucination *résolue* fut ici à la fois désespérée et parfaite. Il acceptait l'hommage comme l'acquittement, ou mieux la reconnaissance d'une dette que l'on eût contractée envers lui. Le moindre mot y suffisait parfois, et, tant il restait convaincu de la réalité de cette dette, il saisissait chacun au mot. En vérité, fort peu gâté par la fortune (j'entends : le succès), et se voyant d'autant plus chichement mesurée la louange qu'il s'y refusait et se la refusait moins, Signoret put prêter à sourire, lorsque, dans sa revue « Le Saint-Graal », collectionnant les rares « accusé-réception » après l'envoi d'un de ses volumes, il reproduisait de simples mots sur une carte, comme celui-ci : « Henry Roujon, directeur des Beaux-Arts. — Avec mes remerciements empressés et mes bien sincères félicitations. » On en peut sourire, ou pleurer, — mais y voir quelque habileté, comme j'ai honte d'avoir fait naguère, j'avoue que j'en suis incapable aujourd'hui. Ce maladroit et naïf enfant ne put passer pour « arriviste » qu'aux yeux de ceux que la française peur d'être pris pour dupe entraîne — et dupe.

ter nulle ombre; que dis-je ? construire, en n'employant que la lumière pour matériaux.

« Alors que le principe même de la Poésie est, strictement et simplement, l'aspiration humaine vers la beauté supérieure (for supernal beauty), la manifestation de ce principe se trouve toujours « dans une excitation élévatrice de l'âme » tout à fait indépendante de cette passion qui est l'empoisonnement du cœur, ou de cette vérité qui est la satisfaction de la raison. » Peut-être Signoret connaissait-il ces paroles justes et puissantes d'Edgar Poe et admirait-il Poe précisément pour les avoir dites.

« Vous vous êtes mépris, disait encore Poe à Chivers, en supposant que la passion est le mobile primordial du vrai poète, car c'est précisément le contraire. Un pur poème, à proprement parler, est celui qui serait complètement dépourvu de toute trace de passion. » Et encore : « La passion n'a rien à faire avec la pure poésie... Un pur poème est une création rythmique de Beauté, complètement dépourvue de toute autre chose que ce qui

constitue la pureté, c'est-à-dire l'idéalité. » De la misérable réalité de sa vie rien ne transparaissait dans l'œuvre de Signoret, et Nietzsche admirerait sans doute, triomphant de si mortelles douleurs, une si souveraine joie :

Nous mettrons aux bergers des flambeaux dans les mains,
Nous leur dirons : Versez, par torrents, aux chemins
La lumière opulente ! Assez d'âmes sont mortes !
De la maison sans joie, allez ! brisez les portes !
L'œil de l'homme a du ciel les charmantes couleurs,
Les membres parfumés des enfants sont des fleurs
Où, du pollen des dieux, l'homme vrai fructifie ;
Des sépulcres brisés jaillit l'aube de vie.

« Le mode de vie de la splendeur est le débordement », — disait-il.

Impassible? Non point; mais gonflé de l'unique enthousiasme, qui fait que sa poésie, bourrelée d'Apollon et secouée parfois de pythique fureur, non impeccable et froide à la manière de celle de Gautier, de Heredia, reste presque toujours palpitante.

Destins, Destins, corps bruts par l'esprit achevés !
La lune est sur les monts, les astres sont levés.
Sur la rose assoupie un beau zéphir nu vole ;

Dans l'éclat velouté de cette lune molle
Les œufs de rossignols brillent ! Soleil pieux,
Bientôt tu mûriras ces fruits mélodieux ;
Le chantre aux tendres yeux brisera ses demeures ;
Il dira le secret rayonnement des heures.
. . . . . .

Il m'arriva précédemment de parler tout à côté de Signoret, de Francis Jammes. Et si le rapprochement de ces deux noms se fait en mon esprit encore une fois d'une manière irrésistible, ce n'est pas qu'aucune ressemblance se puisse découvrir ou inventer entre ces deux poètes dont je disais qu'ils se limitent réciproquement — mais parce que chacun d'eux, purement, sut s'abreuver aux sources même — sur les flancs opposés du Parnasse — à ces deux sources aux eaux aussitôt confluentes, dont la plupart des poètes ne nous versent qu'un flot mélangé. Et cette *pureté* lyrique, chacun d'eux la réalise à ce point que, réciproquement, la moindre goutte de cette essence d'art qui fait la beauté de Signoret suffirait à détériorer la poésie de Jammes ; la moindre goutte de cette essence de poésie qui fait la sainteté de Jammes suffirait à décomposer l'art de Signoret.

Cette pureté lyrique — et si j'insiste sur ce mot, c'est que je ne crois pas que le mot *pureté* puisse prendre en poésie autre sens, et que c'est là vertu très rarement atteinte — cette pureté ne peut aller sans aversion, incompréhension du moins, inconsciente ou volontaire, mais totale, de ce qui la pourrait troubler. Même il n'est pas intéressant de la constater chez l'un ni chez l'autre; mais les raisons que donne Signoret de cette exclusion, sans pouvoir entamer en rien l'œuvre de Jammes dont il ne connaissait que la partie plaintive, légitiment éloquemment son être : « Ce flot de larmes corrompt les cœurs, écrivait-il. Hélas ! dirait Gautier : *il est, de plus, sincère.* » Il reprochait à Jammes de « restreindre à ses déceptions la joie des êtres riches et de courber vers la vulgarité des souffrances qui, chez des héros comme nous, auraient la pudeur de se taire... Rabelais, ajoutait-il, l'avalerait d'une bouchée ; moi je voudrais le rendre heureux ! » — « Il y a là, disait-il ailleurs, comme pressentant le retour au catholicisme, une complicité d'époque malade, où tout ce qui tue la

gloire est goûté. » — « Il est surtout *de son temps* », disait-il encore de Francis Jammes, comme s'il pressentait le succès de cette naturelle et catholique poésie, puis enfin ajoutait : « J'apprends par Moréas que Mallarmé écrivit : *Tricher avec son temps est en art l'acte capital.* »

Trichant avec son temps, avec sa vie, Signoret fut vite exclu du jeu. Mais huit ans ont passé. Le temps vient peut-être aujourd'hui de reconnaître son génie.

Je voudrais m'abstenir ici de toute qualification dans l'éloge, estimant qu'une préface n'est point un article de critique et que le préfacier doit, au seuil du livre, abandonner le lecteur et ne point le gêner à la manière des ciceroni qui vous indiquent les beaux morceaux.

Si d'abord nous pensions choisir dans l'œuvre complet que nous donnons ici et, plutôt qu'un si gros volume donner une sélection, j'ai vite compris que le choix que je pouvais faire risquait de ne satisfaire que les esprits pareils au mien. Quel-

ques numéros du *Saint-Graal* nous ont appris par exemple la prédilection que MM. Saint-Georges de Bouhélier et Leblond gardaient pour les *Vers Dorés ;* et dans l'anthologie des poètes où MM. Léautaud et Van Bever ont apporté tout leur soin et leur goût, nous voyons au nom de Signoret figurer des poèmes dont nous n'eussions choisi aucun, ne figurer aucun de ceux que nous eussions choisis. Me trompé-je toutefois en pensant que les suffrages iront vers les derniers vers, soit ceux parus à part, soit ceux contenus dans *la Souffrance des Eaux*, où le poète, en pleine possession de cette perfection qu'il adorait, fait douter le pieux lecteur qu'il puisse obtenir au delà. Et que si quelque choix balance encore entre le recueil des *Sonnets*, les *Elégies*, les *Douze Poèmes* — ne se fixera-t-il pas enfin sur cet éblouissant *Tombeau de Mallarmé*, dont la seconde partie tout entière forme un poème d'une telle perfection que, dans toute la langue française, je doute si j'en connais un plus beau.

ANDRÉ GIDE.

VERS DORÉS

PRÉFACE DE L'AUTEUR

I

Ces poëmes sont pour moi très anciens. Quoique j'eusse vingt ans à peine lorsque je commençai à les écrire, je cessai tôt ce chant mystérieux. Et quoique trois années se soient écoulées depuis lors, je n'ai jamais songé à le reprendre.

Le flot de pensées vivantes que tout vrai poëte porte en lui, le sentiment qu'il a de la réalité des choses et qui lui permettra de créer davantage cette réalité, d'éclairer l'une de ses faces — il est bien rare qu'il ne l'exprime pas dès ses premières œuvres. Une clarté sort de lui qui renouvellera la face du monde. Et il crie au monde tout son amour en paroles crispées et indécises encore — mais que les flammes confuses de la jeunesse pénètrent et illuminent. L'univers est vraiment trop beau. Les forêts sont trop profondes. Les montagnes sont démesurées. La douceur des mers lui semble ineffable. Il voudrait palpiter de toute l'émotion des siècles, s'incorporer la somme des pensées humaines pour

en rehausser quelque peu l'éclat, les ordonner mieux selon son harmonie intime et augmenter leur vie de la sienne. Mais leur ensemble lui paraît si considérable qu'il désespère un moment et s'arrête plein d'angoisse. Toutefois cette angoisse l'enivre. Son cœur bat trop fort pour qu'il croie en son désespoir. Tout son sang chante, heureux comme la chaude sève des roses fumantes au soleil. Il se sent puissant puisqu'il est confiant. Tout son être rayonne. Les herbes et les astres, les hommes et les sources doivent tant l'aimer, puisqu'il les aime tant! Il sait que l'on peut appliquer au divin univers ce que Baudelaire disait de Dieu : « Il est plus facile de le comprendre que de l'aimer. » Il sent qu'il l'aime jusqu'à mourir; que son cœur éclate. Il est donc sûr de le comprendre plus tard.

Pour l'instant, il chantera la gloire de son amour, sa propre gloire. Il ira s'offrir comme un fiancé à la terre en fleurs, à toutes les forêts et à toutes les nations leurs sœurs, nées, comme elles, de son limon, aux lacs clairs des montagnes et aux étoiles des cieux. Et pour être plus sûr encore de leur plaire, il se parera.

Telle était ma propre disposition d'esprit à l'époque où j'écrivis les *Vers Dorés*. J'étais déjà en possession de toute mon âme. Mais naïvement séduit par ses richesses, ses délices et sa nouveauté, je me plaisais à l'élever

comme une fleur éclatante et rare, sans me soucier assez d'imprégner de son parfum et d'elle-même les moindres détails de mes poëmes. J'étais trop ébloui par les choses pour en avoir une vision absolument nette. Les émotions, quoique poignantes, neuves et pures, se présentaient encore trop comme miennes.

Pourtant ces vers étaient vivants. Ils éclataient comme de dignes trompettes avant les victoires. Ils annonçaient les œuvres prochaines. Ils étaient plutôt sublimes que beaux; c'est-à-dire que leur véracité d'accent et leur amplitude prédisaient un ordre de beautés nouvelles. Mais j'avais apporté un soin jaloux à y maintenir la pureté et l'éclat du style. Et déjà les nouveautés métriques s'y alliaient à un grand souci de perfection. Aussi se trouve-t-il qu'après trois ans de vie ces poëmes semblent ne point avoir vieilli. Ils ne me satisfont plus pleinement, mais ils n'ont point cessé de m'émouvoir et de m'étonner. Les *Vers Dorés* sont des vers *cornéliens* ou quelque chose d'analogue, dans la poésie lyrique, à ce qu'étaient ceux-ci dans la tragédie.

Ce que je chantais surtout dans les *Vers Dorés*, c'était la gloire antérieure — tout ce que mes ancêtres avaient pu éprouver ou penser du monde, avant que j'eusse acquis pour moi-même une conscience distincte de sa splendeur. Du fleuve de sang qui me joignait au premier

homme, à travers les siècles, leurs rhythmes exprimèrent tout le murmure, le rire, la plainte ou le grondement. Je crois qu'ils en garderont et qu'ils en perpétueront l'écho.

Pour les fleuves dont l'onde coule pendant que je vis, pour les jeunes hommes et les plantes attentives dont les fleurs s'épanouirent avec moi, j'y disais la force qui soulevait mon sein, et la magnificence de mes vingt ans où chantait, comme elle ne l'avait point encore fait, l'éternelle jeunesse du monde. En paroles très simples et toujours éclatantes puisque tant d'âmes y resplendissaient, essentielles puisqu'y brûlait mon cœur — j'y disais tous nos vieux orgueils, nos brillantes espérances, le désespoir fécond des dieux, et j'y résumais l'antique lumière. J'y chantais des religions jadis grandes et pures et dont l'agonie méritait une louange de chants et de larmes — des sciences et des arts si beaux que, selon l'expression d'un grand philosophe, ils avaient passé tout entiers dans la vie et qu'il ne restait, comme trace d'eux dans l'intelligence, que le nom mystérieux des hommes qui les créèrent. Comme je l'ai dit et le répéterai plus amplement ailleurs, d'asphyxiantes métaphysiques et de pâles morales pullulèrent sur leurs décombres — comme des champignons vénéneux et des mousses sans sève au chapiteau des temples brisés. Mais l'ordonnance de leurs lignes et leur élan et leur beauté restent inscrits en moi-même et en plusieurs. En vain l'on s'est autorisé de leur lueur qu'on usurpait et de l'amour

qui les enveloppa pour en doter des sentences vaines et des œuvres parasites. Les beautés cachées de ces choses éternelles reposent au sein même de l'homme. Et l'éclat de ces temples purs les couvre et les protège.

J'avais écouté l'onde du passé. Ma voix s'était enrichie de ses modulations tremblantes. Mes yeux étaient radieux. Je savais que j'allais continuer l'immortelle phrase interrompue et prolonger la vie. En de brefs chants évocatoires, je frissonnai de l'orage de Dieu secouant Sina, et du bruit de la lyre d'Orphée qui rendait sensibles les pierres. Je chantai la sagesse ordonnatrice de Pallas, la suavité de Vénus, ma mère.

Et les buissons de flammes, l'envol des cathédrales, le souffle orageux du Christ, tout ce qui fut beau et qui s'en allait sans que la face du monde s'assombrît et que diminuât mon sourire : tout cela, je l'ai dit d'un accent sincère et selon le mode des triomphes purs. Je sortais de tout ce passé, n'ayant retenu que sa force et que ses clartés. J'allais vers de calmes et resplendissants horizons qui me sollicitaient et m'emplissaient d'ivresse. Et je chantais :

Du feu de deux couchants je fis une aube éclore
Rallumant notre sang éteint, nos yeux ternis :
Sur mes conques d'azur je viens dans cette aurore
Ceint d'oliviers d'Athène et de Gethsemani !

L'éclat des ostensoirs s'unit dans mes prunelles
Au resplendissement du casque de Pallas (1) !

(1) *Vers Dorés pour Raymond Nyst.*

Je sentais que je vivais à une époque où bien des choses achevaient de s'écrouler et où de souriantes réalités prenaient naissance.

A ce qui s'en allait j'accordai quelques regrets et le suprême hommage des larmes, sachant la force généreuse et n'étant point d'un âge où l'on marchande ses battements de cœur. Je souhaitai même un instant mourir avec ces choses. Mais je compris qu'il était plus héroïque de leur survivre. J'acceptai la vie pénible, sérieuse et grande. Le vent immense du printemps souffla et les brises m'environnèrent avec toute leur joie. Immobile au milieu des fleurs, je descendis en moi-même (1) :

Les lys que ta pensée a suscités, les roses
En gorge ont arrondi leurs contours tentateurs.
Qu'importe : va mourir près des églises closes
Parmi les sureaux clairs et purificateurs !

Gonfle ton sein d'âmes de vierges vagabondes...

. . . . . .

Lève ton geste immense et créateur de mondes
Immobilise-toi lentement — sois statue !

Le chant s'amplifie et, dans la plupart des autres *Vers Dorés*, la *Proclamation* et le sonnet « *A une foule* », il annonce l'extraordinaire joie qui agite le poëte. Les semences sont victorieuses. C'est le printemps auguste des notions. Et sur le seuil du livre, avec l'une des faces

(1) *La Statue.*

souriantes et radieuses de l'avenir, l'amante de tous les instants apparaît. Elle marche sur la mer. Le vent des danses l'emporte. Elle glisse mollement, bondit ou s'immobilise. Et tout le chant monte vers elle. La gloire dispersée des strophes, tous les rayons, toute la lumière des poëmes convergent vers ses divins yeux. Elle pose ses regards sur les forêts, ils éclairent la mer. Elle restitue au monde tout ce rayonnement exhalé vers elle, toute cette clarté du passé. Elle pose sur la tête du poëte les diadèmes qu'il a créés. C'est la prêtresse farouche de la *Danse Sacrée* ou la vierge du *Chant des Trompettes d'Eté* dont les mains suaves cueillent le brillant rameau du laurier.

Entre les *Vers Dorés* proprement dits et ces deux chants hymnaires en qui vient expirer leur grand flot mélodique et qui expriment un peu de la douceur et de la solennité de mes songes — j'ai intercalé, sur la sollicitation pressante des amis de mon art, quelques *Poésies éparses*. Chacune d'elles est accompagnée d'une date indiquant l'époque de son apparition (1). Dans la plupart de ces poésies, le rire de l'amante-enfant se mêle à la clarté du soleil de mai. Le tintement de ce rire et le chant des oiseaux me dictèrent seuls ces cadences. Il y a aussi un *Fragment Tragique* au sujet duquel je tiens à rappeler qu'il doit être considéré

(1) L'on sait que tous les poëmes compris en ce volume furent publiés, il y a quelques années, par diverses Revues litteraires : le *Saint-Graal*, la *Plume*, le *Courrier Français*, la *Revue Blanche*.

comme détaché d'une œuvre d'ensemble. On devra tenir compte en le lisant des formes et des proportions que prennent les choses dans l'atmosphère du théâtre. Ici, le caractère du personnage, la nature de l'instant scénique et toute une succession d'événements qui se précipitent nécessitaient cette violence du sentiment. Qu'il me suffise, dans ces vers, d'avoir noté avec vérité le cri d'un cœur qui se déchire, et indiqué quelque peu le sens d'évolution des émotions dramatiques et le théâtre nouveau.

Enfin, pieux à l'exemple de mes Maîtres dans un art voisin : Rembrandt et Léonard de Vinci qui peignirent leur Tête de Christ — j'ai consacré un poème eucharistique à la gloire de l'Homme-Dieu. C'est le *Jeudi-Saint*, chant de douleur et d'amour né dans une minute de fatigue et d'alarmes où le souvenir du jeune dieu des blés et des tabernacles me réconforta.

II

Mais c'est surtout à titre de documents que j'ai laissé réimprimer ici ces *Poésies éparses*. Les *Vers Dorés* et les deux poëmes qui terminent le volume en forment la partie essentielle.

Bien loin dans les ténèbres des âges, des poèmes mystérieux aussi avaient scintillé. Ces poëmes étaient intenses, ardents et concis comme la flamme des torches sain-

tes. On les connaît mal. Mais on sait que les raccourcis d'émotions y abondaient et qu'un flot de pensées menaçantes s'y indiquait par des traits violents de lumière. C'est sous le nom de *Vers Dorés* que sont compris tous les fragments qui nous en sont parvenus.

Un moment, ces souvenirs me hantèrent. Je me rappelai Pythagore silencieux, les yeux éblouis et consumés par la poussière de feu des chemins de l'Inde, et abîmé dans la songerie devant la majesté des nombres. Je me rappelai tous ceux-là qui édictèrent des codes d'or et Empédocle aussi, dévoré par les volcans.

Et en tête des poëmes qu'environ deux mille cinq cents ans après je venais de composer, ce titre : *Vers Dorés*,s'inscrivit tout naturellement. Un sentiment profond de convenance me l'avait inspiré et le fit trouver excellent. En effet, ces poëmes n'avaient gardé de toute chose que son frisson.

Ils traduisaient en leurs paroles le sillage d'Argo et des nefs immortelles où ramèrent les dieux ; le vent des lauriers sur l'Isthme ; Dodone et Mambré avec leurs chênes blanchis de lune ; le frémissement des rameaux d'olivier que l'humanité agita vers Jérusalem. Je n'y décrivais point à loisir la marche de pesantes peuplades. Mais plus d'une fois on y sentit passer le souffle des exodes. Et peut-être les vastes vents qui poussèrent sur les mers l'embarcation de Vasco de Gama ont-ils décidé de l'inflexion de cette strophe et peut-être l'âme de tous ses marins y chante-t-elle ?

La terre merveilleuse où ta proue aspira
Et que tu ne conquis qu'en chantant dans les voiles
Nous l'avons fait surgir des mers que consacra
L'immersion d'un flot magnifique d'étoiles (1).

Au lieu de raconter les grands mouvements humains, les *Vers Dorés* se sont bornés à exprimer et à magnifier l'énergie, la force vive qui produisit ces mouvements et les rhythma.

Dans la plupart de ces poëmes, le héros fut le poëte lui-même : d'abord parce qu'il en est, d'habitude, ainsi dans la poésie lyrique : ensuite, parce que cette clarté vive ou ce cri d'harmonie que jette le sang en retentissant dans le cœur de l'homme, il ne les trouva nulle part plus joyeux qu'en lui.

Pourtant dans les *Vers Dorés pour Charles Baudelaire*, le coryphée ne mène plus seulement des cortèges d'astres. Des héros en nombre affluent de toutes parts sur la scène terrestre. Ils portent des rameaux verts. Ils évoluent autour du tombeau du Maître. Puis, ils s'écoulent, emportés par les flots d'une lumière d'été. A la fin du poëme, cette lumière seule occupe la scène :

Nous sommes les enfants élus de la victoire,
Nous rêvons un empire et nous le conquerrons,

(1) *Vers Dorés pour Charles Baudelaire.*

Mais ton Ombre égarée aux bois expiatoires
Nous conduit au chant clair de ses pâles clairons.

Quand ton Ombre a passé par nos midis suprêmes,
Aux poudres du chemin nous nous sommes couchés.

. . . . . .

. . . . . .

Ah ! verse-nous aussi le pardon des colères
Et la coupe d'oubli puisée au doux Léthé
Et l'on verra passer nos cohortes célères
Dans l'éclat pacifique et divin des étés.

★

En effet, je marchais vers l'été du monde. Et aux compagnons de route que le hasard des sentiers de fleurs, des bruyères ou des blés versa dans mes chemins, à tous ceux qui passèrent et m'aimèrent, s'adressa le chant.

Certes, cette époque fut belle ! Nous sommes quelques-uns à nous la rappeler qui, dispersés, œuvrons pour la justice : les uns implacables artistes, les autres travailleurs dans la vigne aux ceps sanglants d'où ruissellera encore l'ambroisie.

Dans une littérature où les vieilles formes de Ronsard, de Racine, de Chénier et de Lamartine semblaient trop vastes pour les petites âmes d'aujourd'hui, où les bons écrivains en étaient réduits, s'ils voulaient garder un accent véridique, à employer de frêles rhythmes, assez faibles pour trembler à des haleines d'agonisants,

— j'apportais de vivaces harmonies fières de leur amplitude, de riches accents originels. J'exprimais des sentiments profonds et sauvages, de pures images des choses, le chant de la substance humaine soulevée vers les cieux. Je parlais des roses qui aiment l'homme et sa lyre. Parfumé de sève, sentant toute ma chair animée et farouche, je chantais à pleine voix comme un enfant devant la mer. Les vents m'inspiraient. Et j'allais, l'esprit clairvoyant et le cœur bondissant dans ma poitrine.

Ceux qui debout contre l'azur élevaient la lyre sous les feuillages sombres : — je mis à les écouter le même amour que j'avais mis à chanter. Et ce furent Verlaine et Vielé-Griffin et ce fut Moréas. Ils m'enchantèrent longuement. Mais mon cœur battait trop haut et brisait leurs rhythmes.

Henri de Régnier me sembla accablé de lassitude parce qu'il avait pris pour des Rêves plusieurs croyances pâlissantes, et que sa poésie ne fut pas ce qu'elle aurait dû être, c'est-à-dire un crépuscule d'âmes. Mais j'aimais cet accent de tristesse qui constituait au poëte exténué une réelle noblesse. Adolphe Retté courait comme un fou vers de vacillantes aurores. Les rosées l'enivraient comme un vin. Ses strophes fraîches volaient devant lui comme des oiseaux pesants encore du sommeil des feuillages et frappant les ruisseaux de leurs ailes. Saint-Pol-Roux scintillait, avec, derrière lui, des profondeurs d'ombre. Mæterlinck redisait des mots indécis qu'on

chuchote peut-être de l'autre côté de la vie. Le Cardonnel et Valéry étaient nés pour les monastères. L'un d'eux proférait, d'une belle voix, de lents poëmes liturgiques. L'autre était expert aux enluminures où brillait sa fine parole. Il rêvait de grands temples vides en qui le monde pût entrer. Et d'un esprit patient et grave, il détaillait les procédés de tous ceux qui eurent souci de l'architecture du monde. Mecislas Golberg, couronné de chênes, avait parfois les accents d'Isaïe.

Paul Claudel écrivait de robustes drames et des vers limpides. André Gide songeait. Et son visage était brillant de larmes et de sourire. Enfin les *Sonnets* de Paul Souchon, ses *Elévations* et son *Chant marin* respiraient toute la grâce antique et resplendissaient d'un éclat sévère. Et je pus chérir en ce grand artiste une moitié de mon âme, de ma gloire et de ma joie.

Dans les intervalles du chant, quand j'avais suspendu aux rameaux des forêts ma lyre un instant silencieuse, j'aimais m'entretenir de ces hommes. Que de fois ne me suis-je point plongé, — en compagnie de quelques-uns d'entre eux ou d'autres amis plus humbles, mais grands aussi par leur soif de beauté et les hautes flammes qui vivaient en eux — au sein des plus charmants sites de France. Ce fut à Aix-en-Provence, ville pleine d'ombrages suaves et où les édifices aux façades éclatantes s'élèvent dans la belle lumière. Ce fut au bord des lacs de la Savoie, sur les cimes prodigieuses des Alpes. Assis sous les sapins, au-dessus des nuages, nous contem-

plions les abîmes. Ce fut à Paris, ville illustre où coule un grand fleuve et que d'aimables lieux environnent : Saint-Denis où repose la cendre des rois; Meudon tout brillant de roses et Saint-Cloud avec ses forêts. Dans ces paysages divers, nous passâmes enthousiastes et pleins de pensées. J'y écrivis *Apologie*, les *Méditations sur la Volonté* et les *Vers Dorés*, que je donne aujourd'hui au public. Ce fut aussi à Epernon ,où j'éprouvai, chez un jeune lettré, tous les charmes de l'hospitalité antique. Aux clartés du soleil d'hiver, sous des ormeaux nus de leur parure de feuilles et qui fermaient des prairies éternellement vertes, près des froides eaux d'une lucide rivière, nous nous livrions à des causeries demeurées pour moi mémorables. Le soir, de pures lampes rayonnaient. Et nous nous abandonnions à la douceur d'austères lectures.

Enfin, bien des mois après, je visitai Versailles, son palais, ses avenues montueuses, ses marbres et ses bassins et les forêts qui l'enveloppent. J'errai grave et pâle dans ces allées ombragées que foulèrent Boileau, Racine et André Chénier. Et c'est dans le parc que j'ai entrepris d'écrire *Daphné,* lors de la naissance du printemps.

III

Déjà, à l'époque où furent composés les *Vers Dorés*, je savais que de fiers et glorieux efforts avaient été ten-

tés, pour susciter l'âme de races encore disparates. Wagner sut montrer ce qui dormait encore de tendresses et de puissance dans l'âme de ces Germains que chanta Tacite. Plus récemment, Golberg nous fit entrevoir ce que les sciences biologiques devront bientôt au génie de ces Sarmates qui accueillirent Ovide exilé et l'abreuvèrent du lait des cavales farouches. Et Jean Moréas est venu d'Athènes pour ressusciter l'âme grecque. J'avais d'abord ressenti avec profondeur les émotions de chacun d'eux.

Mais je constatai bientôt que chez les hommes les ressemblances fondamentales l'emportaient de plus en plus sur les différences. De nos jours les derniers conflits qui divisent les hommes ne sont guère aggravés par la question de frontières. Je crus que le temps était venu de dégager l'âme humaine et que ce grand rôle était réservé à l'Art.

Au lieu d'exagérer des sentiments secondaires pour les rendre imposants et pour que chaque race les revendiquât — j'essayai d'exprimer le fond même de l'être humain. J'étais sûr qu'historiquement une œuvre de cette nature était non seulement possible, mais fatale. C'était tout simplement jeter dans les tempêtes, au nom d'un homme, puis au nom de l'homme, le cri de victoire qu'au nom d'une race chaque grand poëte avait jeté. A une époque de l'évolution où tant de choses frissonnantes étaient dans l'air, formes dont l'ombre obscurcissait tant de pages — c'était traîner ces choses dans l'existence au nom de ce que j'en avais éprouvé.

J'ai chanté la lumière nouvelle pour qui mourut Pascal, pour qui Spinoza souffrit humblement, et qui terrassa Nietzsche sur quelque fabuleux chemin de Damas. Léonard de Vinci lui prêta plusieurs beaux visages. Balzac ne sut pas si cette lumière avait une face de vierge ou les yeux profonds d'un jeune dieu. La tombe prit *Louis Lambert*. Et le gouffre des cieux engloutit l'être au double aspect : *Séraphitus — Séraphita*. Alfred de Vigny appela cette lumière *Eloa* et la fit naître de la semence des larmes du Christ. Et le *Faust* de Gœthe nous rendit en clarté toutes les flammes de l'enfer, qui s'étaient assemblées en ses prunelles.

Plus tard, le grand Stéphane Mallarmé choisit dans l'ombre avec ses mains conscientes des diamants qu'il ouvragea, diamants obscurs parce que cette lumière ne s'était point encore levée sur eux.

L'humanité a assez vécu pour que ce qu'on appelait le mal ne lui soit plus nécessaire. L'être humain n'étant plus faible n'a plus besoin d'être méchant. Les bêtes des forêts et des déserts ne dévoraient l'homme que parce qu'elles avaient faim. Les économistes ont démontré que l'homme avait suffisamment pris possession de la nature pour que chacun pût s'assouvir. L'ignorance ou le malentendu faussent seuls aujourd'hui la réalité. L'homme n'a plus besoin de victimes. La grande paix doit suivre la grande victoire.

Le dieu des saines voluptés, du vin et de la création a remplacé les dieux du sang. C'est l'indolent Bacchus couronné de pampres. Ses yeux sont humides et les tigres lèchent ses mains. Léonard de Vinci nous traça son image pure et nota avec grandeur et ingéniosité dans sa toile : *Saint Jean*, les déformations que le christianisme amena dans les traits du dieu. La tête seule aussi s'y exalte : le corps est absent.

Et l'auguste Pallas, dont les yeux ont tour à tour la couleur des mers et du feuillage des oliviers, est mère d'une race d'hommes.

Renan nous a restitué la douceur du tendre prophète que la Galilée vit fleurir. Il a raconté véridiquement la toute beauté de cette âme adorable. Et en conduisant le jeune dieu parmi nous, il nous délivra du mensonge de ceux qui, en son nom, opprimaient la pensée.

En somme j'ai compris qu'il était beau d'être un homme, puisque l'homme porte dans son sein les destinées de l'univers et peut collaborer à ces destinées. J'ai compris la grande sympathie et que l'homme pour se défendre n'avait désormais besoin que de rayonner. Et j'ai chanté l'hymne de joie. Et mes poëmes se sont couronnés de ce rayonnement.

IV

Pour bien situer les *Vers Dorés* dans l'ensemble de l'œuvre d'art qui forme le labeur et la joie de ma vie, je

dois dire encore qu'en même temps qu'eux j'écrivis une importante série d'œuvres en prose. Les principales furent : *Apologie*, *Ecroulement*, et les premières *Méditations sur la Volonté*. De cette époque aussi datent quelques chapitres d'un récit d'histoire idéal qui s'intitula : *Jacinthus*. J'y racontais l'existence d'un héros secoué par les fièvres d'intelligence qui tuèrent Louis Lambert, consumé par la fièvre d'amour dont palpita saint François d'Assise. Il agréa la vie moderne qu'il rehaussa et parfuma de sa présence. Prodigieux et candide, il vécut aux pages du livre. Je sais que plusieurs d'entre nous l'aimèrent avec ferveur. Et peut-être, lorsqu'il mourut, emporta-t-il le meilleur de mon cœur. La force des soleils qui brûlèrent sur ces années de ma vie a dû être bien grande, pour que mon être déchiré par cette disparition ait vu se refermer ses blessures. Un être tranquille et complet se reconstitua en moi. L'intelligence que Jacinthus avait de l'homme et sa rayonnante sympathie, Darwin me les rendit, en m'éclairant les origines. Le grand printemps était en ma chair. Les strophes de *Daphné* en furent toutes frémissantes. Dans ces pages de prose et dans les *Vers Dorés*, j'avais exprimé la phase héroïque de l'Idée. Dans Daphné, l'Idée atteignait sa période nuptiale.

Depuis ce temps l'œuvre devient de plus en plus substantielle. Je m'efforce d'y transcrire avec précision et

pureté les jeunes formes des choses. Le soleil y brille sur les sables et sur la mer, aussi nouveau qu'au temps d'Homère. Il dore des forêts dont les feuillages ont prospéré, grâce aux cendres des vieilles erreurs et des vieilles vérités. Ah! la terre et les cieux ne varient guère; mais nous savons mieux les regarder. Dans les livres qui vont paraître et dont le premier s'appellera : *la Souffrance des Eaux*, je convoque au son de la lyre, pour la faire servir aux fêtes de l'homme, la famille des astres, des plantes, des aigles et des mers. En prose ou en vers, j'ai cherché à accroître la beauté de l'univers. Les deux œuvres sont inséparables, ou plutôt elles n'en font qu'une. Pour me servir d'un exemple emprunté à la Musique, je dirai que la prose y correspond à de riches et profondes *harmonies* de pensées — de qui les poëmes seraient la *mélodie* essentielle.

L'un des maîtres de la pensée humaine, Héraclite, qui fut le contemporain de Pythagore et d'Empédocle, se plaisait à répéter : « Le monde est un perpétuel écoulement. »

Puisse ma poésie demeurer le chant de cette onde du monde, l'une des modulations de l'éternelle voix de cette mer de formes, d'âmes et d'êtres!

Paris, le 5 décembre 1895.

ODE A PAUL VERLAINE (1)

Ὥς ἔφασαν κοῦραι μεγάλου Διὸς ἀρτιέπειαι·
καί μοι σκῆπτρον ἔδον δάφνης ἐριθηλέος ὄζον
δρέψασθαι θηητόν· ἐνέπνευσαν δέ μοι αὐδὴν
θείην, ὡς κλείοιμι τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα.

HÉSIODE, *Théogonie*, I.

(1) Je chante en l'auteur des *Romances sans paroles* et de *Sagesse*, celui qui retrouva la vérité humaine, dans la Littérature.
E. S.

Magnanime pasteur, couronné d'hyacinthes,
D'Oreb à Golgotha, tu conduis en chantant
L'harmonieux troupeau des strophes, et j'entends
Aux accords de tes flûtes saintes
Crouler des Jérichos les maudites enceintes !

Père des chants, toi qui prédis à nos cités
L'avènement de ceux qui charmeront les races,
Précurseur qui répands une aurore où tu passes
Et sus reconquérir des déserts révoltés
Le vin des palmiers purs, incitateur d'audaces,
Et le secret perdu de l'immortalité !

Père des chants, reçois — florissantes prémices —
Ces couronnes d'œillets, par l'Aurore abreuvés
Pour exalter ton nom, que la Lyre frémisse,
Car les jours nouveaux sont levés !

Car pour qu'au ciel chrétien toute clarté rayonne,
Des dieux qu'on a proscrits voici l'heureux retour
Et pour pétrifier les monstres, à son tour
Voici renaître la Gorgone !

Car, sous des nuits sans lune, ils dormaient opprimés,
Nos aînés ! Tu passas, chantant, portant des torches :
A tes torches, le jour divin s'est rallumé.

Devant lui, telles qu'un chaste essaim d'abeilles,
Les étoiles au vol riant
Vont s'engouffrer aux ruches d'or de l'orient,
Tandis que s'élançant des Cyclades vermeilles
Les fabuleuses nefs livrent leur voile aux vents.

Vénus ! Voici Vénus ! Sur sa joue immortelle
Son jeune sang fleurit en un peuple de lys :
Les fronts des nations dorment ensevelis
Dans la splendeur qui s'épand d'elle.

Vénus ! Voici Vénus ! Son ardente beauté
Fait mûrir les moissons et s'entr'ouvrir les tombes !
Sur l'écume des mers quand son sourire tombe
Son sourire bénit les mers, et des colombes,
Par millions, semblent vers elle s'élancer !

Mère de tout ce qui doit naître,
Elle porte, en ses flancs vénérables, tout l'Etre.
Dans ses yeux l'on voit resplendir
L'éclair des âmes à venir !

Et puis voici Psyché toute nue et plus chaste
Que l'écume aride des flots;
Son regard est propice aux vœux des matelots
Que l'impie ouragan dévaste.

Sous ses pâles mains, les rafales
S'endorment comme un vol farouche d'aigles blancs :
Elle lève ses yeux, verseurs d'apaisements,
Vers les étoiles triomphales !

Plus belle que Vénus, plus chaste que Psyché,
Ecrasant la froide Couleuvre,
La Vierge-Mère accourt, qui naquit sans péché;
Ses calmes yeux brûlants font germer les chefs-d'œuvre.

Avec elle, voici les foules accourir :
Et les adolescents et les adolescentes
Sous son charme inclinant leurs faces blémissantes,
La voyant, craignent de mourir !

Elle enfanta le Christ aux hommes
Qui fit naître des temps nouveaux
Du prestige aboli des antiques royaumes
Et qui rendit le sceptre à l'humble, en ses travaux.

Afin qu'ayant livré des luttes méritoires
La noble palme, un jour, fleurisse dans sa main,
Et pour qu'il trouve au but d'héroïques chemins
Le repos des soirs de victoire.

★

Les antiques héros, par nous ressuscités
Devant lesquels les champs pleuraient leurs moissons mortes,
Les Nymphes qui portaient en leurs yeux des étés,
Forment au Christ-Jésus de splendides escortes.

Nous les lui baptisons au Jourdain aux flots calmes
Pour que, respectant tout, il ait tout rénové.
C'est pourquoi nous passons, fiers, agitant des palmes,
Car les jours nouveaux sont levés !

Poëtes aux fronts blancs, solennisés de myrtes,
Guidant aux mers du sud et du septentrion
Nos nefs aux mâts fleuris, triomphantes des syrtes,
Nous voguons aux regards bénissants d'Orion !

Et les mortels charmés du son lointain des lyres
Vers les plages courant de tous les horizons
Elèveront vers nous, conquérants des empires,
La dépouille en leurs mains des plus riches saisons !

Et ce sera comme une forêt frémissante
De lauriers sacrés et de lys,
Puis, sur le sol natal nous descendrons, aux cris
Des nations applaudissantes !

Et traînant après nous les peuples qui font rois
Ceux qui viennent vers eux des Cités merveilleuses,
Nous jetterons au ciel où flamboiera la Croix
Nos odes glorieuses !

Et nous célébrerons ton nom, Père des chants.
Et plongeant nos fronts dans l'aurore
Nous suivrons le char d'or de la Gloire, ployant
Sous nos verdoyantes couronnes !

Les vierges, le front pâle et la main sur le cœur,
A nos chants sentiront se rallumer leurs fièvres ;
Vers nous, des baisers fous voleront de leurs lèvres :
Et les petits enfants nous jetteront des fleurs !

Comme aux orphiques temps, les accords immortels
De nos lyres sauront endormir les désastres.
Et les siècles futurs suivront nos traces : tels
Des troupeaux de lions rugissant vers les astres !

VERS DORÉS

BUCOLIQUE

O toi qui me berças sous la vigne et les ormes
Et qui gonflas mon cœur de ce sang radieux,
Je t'inscrirai vivant en d'immortelles formes,
Mes vers auront la force et l'éclat de tes yeux!

O mon père, le pré blanchi de fleurs brillantes,
Les épis parfumés du blé substantiel
Viennent, sous le soleil, baiser tes mains vaillantes.
— Tes calmes gerbes d'or ombrageront le ciel!

Sais-tu que ton regard auguste a la jeunesse
Des soleils printaniers, quand soudain tu souris?
— Pour qu'un cœur de héros dans ma poitrine naisse,
Enfant, tu me guidais vers les lilas fleuris.

Quand les bouviers brunis sous leurs chemises blanches
M'apportaient un beau lys tombé sur les sillons,
Une cigale chaude et vibrant sur les branches,
Des roses, des oiseaux, des fruits ou des grillons,

Tu souriais d'orgueil! Ah! souris plus encore
Et longtemps vois jaunir et refleurir les bois;
Sois fier! sur le luth d'or et la flûte sonore
Toute ta race chante avec de belles voix!

VERS DORÉS POUR RAYMOND NYST

Or, mon luth d'or, vibrant au bord des mers sonnantes,
Lançait de clairs appels vers des siècles meilleurs :
Et, secouant les aubépines rayonnantes,
Le vent faisait monter une aurore de fleurs !

Sur des conques d'azur, debout dans les rafales,
Le Pinde reluisant de myrte et le Liban
En abattant sur moi leurs ombres triomphales
M'avaient fait resplendir, seul, dans le soir tombant !

Des feux de deux couchants, je fis une aube éclore
Rallumant notre sang éteint, nos yeux ternis :
Sur mes conques d'azur, je viens, dans cette aurore,
Ceint d'olivier d'Athène et de Gethsemani !

L'éclat des ostensoirs s'unit dans mes prunelles
Au resplendissement du casque de Pallas :
J'ai fait fleurir, joignant deux sèves éternelles,
Les roses de Sion sur le laurier d'Hellas!

Mais quand, du glaive ardent que me forgea l'Archange
Et de mon Thyrse pampré d'or au double mont,
J'ai frappé les fauteurs des mauvaises vendanges,
Toi qui soutins mon bras, loué sois-tu, Raymond!

VERS DORÉS POUR HENRI DEGRON

Je te donnerai l'étoile du matin.
APOCALYPSE.

La route lactescente et profonde où plongea
Mon blanc coursier, nourri des fleurs vierges des cimes,
Sous ses pieds d'or sonnant, cède; et je vois déjà
Des champs promis, trembler, là-bas, l'azur sublime.

Victoire! Secouant d'héroïques flambeaux
Par-dessus la nuit même aux voûtes d'ombre et d'astres,
J'ai — pour faire surgir des peuples fiers et beaux —
De mes clairons d'argent, assourdi les désastres!

Des mains des mécréants, j'ai reconquis la Croix,
Et dans des poudroiements de gloire et d'épouvante,

La haussant par-dessus les aurores levantes,
Pour mieux porter mon Dieu, je me suis sacré Roi.

Et le peuple est venu vers moi, portant des branches,
Mais des fils de ténèbre, hochant la tête, ont dit :
« Celui-là nous déplaît, parce qu'il resplendit. »
J'ai clos leur lèvre en leur imposant mes mains blanches.

Puis l'Azur pacifique a calmé mon courroux.
J'ai supplié l'azur de descendre en leurs âmes,
Parce que je fus fort, je fus aimé des femmes,
Les hommes m'ont aimé, parce que je fus doux.

Et quand l'élan de mon coursier archangélique
Rasa le clair buisson de myrte où tu t'assieds,
Divin poëte, au chant plaintif et bucolique,
Tu fis voler ton myrte — en couronne à mes pieds.

Prends, pour qu'il t'ouvre, un jour, mes cités sans exemples
Ce rameau de rosier humide et florescent,
Car de mon blanc coursier, quelquefois, je descends
Sur le bord de la route, et j'y bâtis des temples.

VERS DORÉS

Frissonnant au couchant des cultes, quant vint l'aube
Je retrouvai la lyre et la coupe et la rose.
J'ai su du sang d'Adam garder la nouveauté,
Je rends à tout son lustre et sa forme première,
Je suis le moissonneur joyeux de la lumière
Et répands dans le vent des épis de clarté!

VERS DORÉS POUR CHARLES BAUDELAIRE

I

La terre merveilleuse où ta proue aspira
Et que tu ne conquis qu'en chantant dans les voiles,
Nous l'avons fait surgir des mers que consacra
L'immersion d'un flot magnifique d'étoiles.

Ton verbe la créait ; mais tu ne croyais pas
A la réalité splendide de ton verbe,
Et le souffle douteux que soulevaient tes pas
Eparpilla toujours l'or pompeux de tes gerbes.

Tu fatiguas les flots de nefs d'airain — courbé
Sous des sceptres lointains de palme, aux vierges Iles,
Puis tu sentis en toi ta fierté succomber
Quand tu compris l'élan de tes nefs, inutile.

Il eût été bien mieux de te proclamer roi,
De trompes d'or sonnant d'épouvanter les ondes,
Et de faire surgir un monde égal à toi
Du tumulte pacifié des mers profondes.

Que nous importe, à nous, la révolte des mers,
Et qu'il existe ou non une Terre sacrée? —
Chaque nuit, le torrent des astres croule et crée
Un continent de gemme aux verts palmiers d'éclairs.

Pour en consolider l'errante illusion,
Nous l'immobilisons du poids de notre essence,
Et puis nous imposons ces belles visions
Qui nous ont investis de leur toute-puissance.

Et le monde agonise en un ricanement,
A nos fronts incompris, il prodigue l'injure, —
— Le Puits maudit veut rétrécir le firmament,
Mais l'azur irrité plane et le transfigure.

II

Nous nous sommes conquis sur l'antique Univers,
Nous le repétrirons, ô Maître, à notre image ;
Et couronnés d'insulte aussi bien que d'hommage,
C'est pourquoi nous passons, portant des rameaux verts.

Nous sommes les enfants élus de la Victoire,
Nous rêvons un empire et nous le conquerrons :
Mais ton Ombre égarée aux bois expiatoires
Nous conduit aux chants clairs de ses pâles clairons.

Quand ton Ombre a passé par nos midis suprêmes,
Aux poudres du chemin nous nous sommes couchés :
Ton Ombre secoua sur nous, comme un baptême,
Les lys élyséens par sa dextre fauchés !

Ah ! verse-nous aussi le pardon des colères
Et la coupe d'oubli puisée au doux Léthé,
Et l'on verra passer nos cohortes célères
Dans l'éclat pacifique et divin des étés.

VERS DORÉS

Humilie un vain cœur, pour qu'il soit exalté :
Sache que l'absolu, pour forme, a la Beauté,
Et, grand de tout l'amas des idoles brisées,
Luis du baptême clair des profondes rosées.

VERS DORÉS POUR PAUL SOUCHON

Puisque ton cœur s'ouvrit comme une fleur profonde
Dont l'auguste corolle a prédit l'orient,
Puisque toi seul tendis tes bras luxuriants
Qu'un flot de lys, de flamme et de palmes inonde
Vers mon azur nouveau que blasphème un vieux monde!

Puisqu'au jour où, portant l'avenir redouté,
Je suis entré dans l'aube en quittant la cité,
D'un geste de tes mains semeuses de merveilles
Tu m'envoyas, ainsi qu'un cortège enchanté,
De douces Vierges-sœurs qui portaient des corbeilles,
Et des troupes d'oiseaux au vol d'or et d'abeilles,
Puisque tu me sacras roi pur des nuits d'été!

Puisque tu vins à moi d'entre les hommes sombres,
Prophète au cœur exempt d'hypocrites pudeurs,
Ne dérobant jamais ta torche à mes ardeurs,
Quand se leva mon jour, dévorateur des ombres ;

Puisqu'au poids de mon front tes mains n'ont point faibli,
O frère, sois élu pour des siècles sonores :
Je te cuirasserai profondément d'aurore,
Pour que ton seul aspect épouvante l'oubli !

VERS DORÉS POUR GUSTAVE ROBERT

Or les troënes d'or et les lilas suaves,
Les blancs lilas au clair de lune ont frissonné;
Les cieux, à leur éclat, se sont illuminés.

Je n'ai pu réussir qu'à rendre mes esclaves
Ceux dont j'aurais rêvé de faire mes égaux.
De lumineux lilas j'ai lié leurs entraves!

Puissent-ils les briser à force de grandir!
Je maudis tout monarque aux splendeurs opprimantes,
Mon sceptre est fait de lys, de bienheureuses menthes.

Si l'on me suit, qu'on n'ait point peur de resplendir.

★

Mais malheur à ceux-là que l'ascension lasse,
Car vers Dieu sans répit il nous faudra monter,
Toute inertie entraîne au gouffre illimité.

Mais toi, ton front déjà sous les lauriers s'efface;
Quand tu me vis passer, clair et domptant l'espace,
Tu fis frémir vers moi ta libre volonté,

Comme une palme, ô toi, beau comme la Beauté.

VERS DORÉS POUR HENRI ÉRASME

Mai suspend aux rameaux des grappes de sourires :
Pour le Vin printanier, vendange les lilas,
Et foule-les, aux cuves d'or, de tes pieds las,
Au son des flûtes grelottantes du zéphyre!

Abdique ! Effondre-toi dans l'Absolu : fréquente
Le Sinaï, par ma présence épouvanté,
Et tonnant sur nos luths, surgis dans la clarté,
Les tempes largement verdoyantes d'acanthes!

VERS DORÉS POUR LES AMOUREUSES

J'ai vu les mers tarir, j'ai vu souffrir les pierres,
J'ai vu les bois trempés de larmes de soleil,
J'ai vu les dieux proscrits s'enfuir dans le mystère,
Je veux donc me répandre en Vous comme un sommeil!

VERS DORÉS POUR CLÉMENT BILLARD

Puisque aucun sein de femme encor ne put porter
Nos fronts lourds de muguets et lourds de roses vives,
Impassibles, marchons dans notre éternité.

. . . . . .

Vainqueurs, sans le secours d'Eve Auxiliatrice,
Eve étendra vers nous son virginal essor :
Comme monte la Mer luisante, en la nuit d'or,
Vers ton flamboiement pur, Lune triomphatrice!

PROCLAMATION

A un Apôtre.

Puisque indifférent aux défaites
Tu marches, le front haut — dardant
Ton œil sur les Cités parfaites
Qui surgiront à l'occident.

Puisque tu crois aux Cités hautes
Sortant de terre et renversant
Notre antique Cité des Fautes
Sous leur jaillissement puissant.

Puisque tu te ris des batailles,
Fier esthète au cœur d'exalté
Sachant qu'à de frêles semailles
On voit la montagne éclater !

Puisqu'en tes yeux profonds et calmes
Habite une mâle douceur,
Je tends vers toi la fraîche palme
Et la fraîche rose, sa sœur!

Et je te dis : « L'œuvre est commune,
O frère, et si nous sommes nés
Tous deux sous la mauvaise lune...
— Les clairons d'aurore ont sonné! »

★

Car, debout sur notre vieux monde,
Nous sommes demeurés bien peu
Qui portions en nos mains profondes
Tout l'antique ciel pris à Dieu;

Qui sur les foules descendantes
Levions, — pour les faire monter —
Comme un flambeau de fleurs ardentes
Notre superbe volonté!

Voilà pourquoi, je veux, ô frère,
Que nos fronts, semeurs d'orients,
Oppriment d'intense lumière
L'œil des blasphémateurs riants !

Sachons que l'impassible amphore
Ne s'émeut que pour rayonner
Mais aussi qu'en les mers l'aurore
Descend — pour les illuminer !

Si l'on nous méconnaît, qu'importe ?
Nos yeux rendront — pieux flambeaux —
Les hommes doux, les femmes fortes,
Les enfants mortellement beaux !

Que, palpitants, sous nos étreintes
Les cœurs des vierges au beau front
Nous dictent les cadences saintes
Par qui nous civiliserons !

LA STATUE

. . . . . .

Les lys que ta pensée a suscités, les roses
En gorge ont arrondi leurs contours tentateurs,
Qu'importe! Va mourir près des églises closes
Parmi les sureaux clairs et purificateurs!

Gonfle tes flancs d'âmes de vierges vagabondes,
. . . . . .
Lève ton geste immense et créateur de mondes,
Immobilise-toi lentement : — sois Statue!

A UNE FOULE

Puisqu'ils m'ont dit, vos sombres yeux,
Qu'en eux mon âme était vivante,
Mon sang s'enfle en moi — radieux —
Comme, au matin, les mers levantes.

Contempteur de toute épouvante,
Du bronze des astres pieux
J'ai tordu mes trompes savantes,
Haut sonnantes de futurs dieux.

Divulguant des flammes coupées
Que mes vers, sifflantes épées,
Eventrent l'amphore de fleurs.

Que mon geste aux courbes profondes
Suscitant des azurs meilleurs
Taille, en un bloc d'or vierge, un monde.

POÉSIES ÉPARSES

ÉPOUSAILLES

Monseigneur le Printemps, en robe épiscopale
D'un violet vivant comme les fleurs d'iris,
Ouvrant à deux battants les hauts portails fleuris
Au son des clairons d'aube entre en sa cathédrale.

Une tulipe fait sa crosse; en frais camail,
Monseigneur le Printemps sous le dôme bleu marche;
Au loin plongent les nefs, et sous leur dernière arche,
Le soleil arrondit son aveuglant vitrail!

Les orangers tout blancs, fiévreux et nuptiaux,
Ont des frémissements d'orgue; en la campanule,
Frêle encensoir, l'encens doré du pollen brûle...
Sur les nids psalmodie un chœur sacré d'oiseaux.

Blonde, tu me souris vaguement, tu tressailles!
Nos cœurs royaux l'un pour l'autre ont battu longtemps.
A genoux! Pour bénir nos blanches épousailles
Entre en son temple ému Monseigneur le Printemps!

Janvier 92.

JEUDI-SAINT

Du jour où je reçus, ô Seigneur, par ta grâce,
Tout le torrent vermeil du sang de mes aïeux,
Dont tu creusas la source aux Edens radieux,
Du jour où j'héritai de l'âme de ma race,

Vers mon cœur, gouffre vide, empli des cieux jadis,
Je sentis affluer comme une marée haute
Le sombre flux des maux, expiateurs des fautes,
Des maux accumulés par vingt siècles maudits.

Alors, pour assourdir mes cris d'effroi, des flûtes
Frémirent et des lys fleurirent noblement.
Je marchai, le front haut, vers l'éblouissement
Des fraternels sommets rayonnant sur mes luttes;

J'éparpillai mon âme aux quatre vents, pareil
Au semeur frissonnant d'espoir en les semailles,
Qui sent qu'autour de lui les blés futurs tressaillent,
Dispensateurs bénis du sang d'or du soleil.

Mais l'aile du vent large a balayé mon aire,
Les blés consolateurs ont fui mes pâles mains,
Et les bluets d'amour n'écloront point demain :
Mes pleurs les ont brûlés en ruisselant par terre,

Les héroïques fleurs en mon avril germées
Se flétriront d'exil sans que nul ne les cueille;
Comme un saule sur l'eau pleurant toutes ses feuilles,
Sur le fleuve du temps je les ai parsemées.

Et mon flanc, opprimé du crime héréditaire,
Saigne immortellement, car mon père a péché;
Ceux pour qui j'ai souffert de moi sont détachés,
Mon pauvre cœur aimant meurt d'être solitaire.

Pour m'attirer, l'Abîme émeut ses grandes voix,
Mes cheveux effarés sanglotent dans la brise;
J'ai perdu toute foi dans la route entreprise,
Et je me suis assis, blême, en la nuit des bois.

Mais les froides forêts aux rumeurs solennelles
Versent l'ombre des morts à mon cœur frémissant.

JÉSUS (*du fond du tabernacle*)

« Tu mangeras ma chair et tu boiras mon sang,
O mon fils, pour renaître à la vie éternelle. »

Mai 1892.

CHANT DU BERCEAU

à Maurice Salin.

Corps lumineux, pétri de lait et de rosée,
Le feu de ton sourire évoque un lys vermeil,
Sept anges d'or penchés contemplent ton sommeil
Aux fontaines de fleurs portant l'urne puisée !

Toi, l'héritier des yeux éclatants de ta mère,
Tu naquis sur des flots luisants de nefs couverts,
Près d'une mer profonde et lourde de lumière
Qui porte et berce des palais en ses plis verts.

Puisqu'un monde s'écroule et que tu nais quand même,
Que ruisselle mon myrte, en illustre baptême,
Sur ton front pur courbé comme un astre charmant.

Qu'un éclair de ma face illumine tes langes !
Ton nom vivra : car j'ai forgé pour sa louange
Ces vers d'airain polis impérissablement !

Janvier 1894.

ORAISON SUR DES FLUTES A LA VIERGE D'AVRIL

Elle rirait de mes paroles
Si l'ardent désir du baiser
Me décidait à lui causer
De colombes et de corolles.

Elle aurait peur du fou miroir
Que sont mes prunelles naïves
Et ses lèvres de pourpres vives
N'illumineront point mes soirs !

Pourtant, je veux passer près d'elle
Mêlant de blancs camélias
Et les roses d'Ophélia
Aux fabuleuses asphodèles !

Pour que daigne son œil méchant
Me regarder et qu'on lui dise
Qu'ainsi qu'une forêt aux brises
Un peuple frissonne à mes chants.

1894.

SONNET ANTIQUE

Pareille au lys marin, bercé
Par les vagues musiciennes,
Son teint est du tien effacé
Et tes beautés passent les siennes.

Sous des lunes béotiennes,
Bleuissant les sommets glacés,
Les plus belles nymphes anciennes
Avec ta grâce ont dû danser.

Sois-moi Latone aux yeux d'aurore
Ou Nausicaa dont l'amphore
De clair de lune se teignait

Ou sur l'Olympe aux belles croupes
Que la lumière d'or baignait
Hébé versant aux dieux ses coupes !

1893.

FRAGMENT TRAGIQUE

Mirzaël parle :

O madame, mon corps sauvage et parfumé
Vous fit frémir ainsi qu'une forêt de mai,
Dont le parfum fait tomber mortes les colombes.
O madame, mes bras vous furent une tombe,
Où vous dormiez parmi des éblouissements.
Vous prétendiez alors m'aimer infiniment!
Comme de lourds soleils sur des mers inconnues,
Vous posâtes sur moi l'éclat de vos chairs nues,
Et comme Hécate ardente absorbant les marées,
Vous bûtes tout le sang de mes veines sacrées!
Sous l'ardeur de nos nuits des lys eussent germé!
Adieu pourtant! Et puis sachez, si vous m'aimez,
Que mon âme d'enfant est encore assez fière
Pour ne plus s'émouvoir, Madame, à vos prières!

Des ruissellements d'or, là-bas, t'éblouiront
Va! mais tu n'auras plus les jasmins de mon front!

Tu me laissas ton cœur ironiquement tendre;
C'est qu'il ne dépend pas de toi de le reprendre;
Mais tu n'as plus le mien! Il frissonne, enchanté....

Comme un myrte au vent d'août devant toute beauté,
Sans chercher ta rivale, il attend qu'elle vienne;
Et si j'en fais l'aveu, c'est pour qu'il te souvienne
Que je ne veux plus voir, dût ce cœur en mourir,
Mon image en tes yeux profonds se rétrécir!

Je te laisse de moi ce souvenir atroce
Que mon âme est loyale et que ton âme est fausse,
Que tu regretteras l'ombre des hauts lauriers,
Et que je te défie enfin de m'oublier!
Tu te réfugieras en vain sous tes sourires!
Toi seule me connus et c'est là ton martyre!
On te verra gisante, en ta stérile ardeur,
Les seins hauts, l'œil tragique et tordant sans pudeur
La fleur de tes cheveux en tes deux mains offertes.....
Tu mourras de l'horreur de nos couches désertes.

Janvier 1893.

RITE D'AMOUR

Notre-Dame-des-Fleurs se bâtit des chapelles
Aux dômes onduleux de lierres feuillescents ;
La voix des cloches d'or des muguets nous appelle ;
Sur les champs, l'Esprit saint des vieux printemps descend.

Un vol de papillons aux ailes empourprées
Hiératiquement, palpite sur les fleurs :
Des messes de l'aurore aux Saluts des vesprées
Ce sont les délicats et purs enfants de chœur.

Quelque prêtre invisible et divin du Mystère
Lève le saint Soleil ainsi qu'un ostensoir :
Sa chasuble d'azur flotte seule sur terre
Et se fleurit de croix d'or et d'astres, le soir.

★

Ton sang a le parfum angélique des sèves :
Oh ! quitte le foyer où frissonne l'aïeul,
Vierge, il ne fait pas froid dans l'église du Rêve,
Où — cierges éperdus — s'allument les glaïeuls !

5 avril 1893.

DANSE SACRÉE

à Paul Claudel.

Tes bras resplendissaient des pierres les plus pures
Que tes yeux immortels éclairaient de beaux feux ;
Tu trempas ton manteau sanglant dans nos blessures,
Des rubis rougissants veillaient dans tes cheveux.

Quand ta ceinture d'or céda (comme une yeuse
Eclate !) ruissela le flot de velours vert :
Tu te dressais dans la lumière précieuse
Statue aux flancs de marbre et les yeux vers la mer !

Et puis, svelte et les bras mi-clos, prenant les poses
D'un calice altéré qui veut boire l'Azur,
Sous le zéphyr des luths et des violons purs,
Lourdement tu te balançais comme une rose.

Puis tu t'arrondissais en de massives coupes,
Ecumantes de tubéreuses et d'œillets ;
Ton geste, épars, soudainement se recueillait,
Tes lignes en cadence harmonisaient leur troupe ;

Tu devenais une urne aux flancs de diamant ;
Sous tes parois dormait la manne des Prophètes,
Tu chantais les concepts et les formes parfaites,
— Ta chair d'astre brillait, fruit d'or des firmaments !

Or, puisque tu m'aimas, par ces soirs magnanimes,
Puisque tu devinas l'âme des exilés
Tout au fond de mes yeux vaguement étoilés,
Puisqu'en oblation, muets, nous nous joignîmes,

Adorable et forçant l'inexpugnable azur,
Son plus bel astre, je l'ai clos en ce poëme,
Héritage d'amour que je lègue aux bohêmes,
Comme on suspend un crucifix sur un vieux mur.

CHANT DES TROMPETTES D'ÉTÉ

à Adolphe Retté.

Toi qui me disputas à l'éparpillement
D'un monde extérieur qui monnayait mon être,
Prends l'or unique et l'or définitif, peut-être,
Et que ton effigie y brille noblement !

Or, l'azur tout entier habitait la mer blonde,
Toute entière, la mer se mirait en tes yeux :
A cause de cela, je te devins pieux,
Vierge amère, et tu fus pour moi la Fleur du monde.

Il me fallut douer d'une réalité,
O blanche ombre des lys, ta flottante apparence,
Tant m'ont charmé tes yeux, que, dans leur transparence,
J'ai surpris l'unité du monde et sa beauté.

Aussi, roi des ailleurs et roi des lendemains,
Eternisé dans ton irrévocable grâce,
Ai-je rempli de pleurs le creux de tes deux mains,
En songeant à ceux-là qui blasphèment ma race.

Lorsque tu vins, posant tes pieds frais sur les eaux,
J'ai semé d'astres d'or les plis mous de ta robe. —
— Sois le temple de fleurs et de flamme, et qu'une aube
Immortelle illumine à jamais tes vitraux.

★

Et sois fière, en songeant qu'au cours des heures creuses
(Comme des firmaments pleins d'aigles et d'éclairs),
Mon âme luit sous tes paupières bienheureuses
Dans le rayonnement de tes divins yeux clairs.

DAPHNÉ

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Et dans ses bras ouverts que remplissent ses seins
Elle appelle des yeux la race des humains,
Elle sait, elle croit, cette Vierge inféconde
Et pourtant nécessaire à la marche du monde,
Que la beauté du corps est un sublime don.

BAUDELAIRE.

Pour ceux qui prêtèrent quelque intérêt au développement de ma pensée artistique, cette suite de douze poëmes évoquera la surprise de douze Nymphes blanches, subitement jaillies des secrètes forêts, et bondissant — cheveux aux vents — vers l'harmonieux horizon.

J'avais exprimé, dans *les Vers Dorés*, la période héroïque de l'Idée. Ici, l'Idée atteint sa période nuptiale. Les couleurs se sont attendries. Les formes ont pris plus d'indécision. A l'affirmation magnifique d'une personnalité, j'ai substitué les voluptueuses plaintes du désir. Souvent même, je me suis tu et j'ai laissé parler les choses.

Les hasards, qui sont des volontés mystérieuses, me

convoquèrent, ces temps-ci, aux fêtes de la terre. J'ai assisté à la naissance du printemps, dans l'antique parc de Versailles. A l'ombre des lambris poudreux, sous les feuillages étendus de ces vieux arbres, j'ai senti ruisseler, dans mes veines joyeuses, un nouveau sang. Le monde a habité en moi.

Une fois encore, j'ai voulu chanter le bonheur des êtres : réaliser à jamais, en la beauté de leurs types primordiaux, les fleurettes qui me saluèrent, les rossignols qui chantèrent, quand je passai. Reconnaissant aux sites qui m'aidèrent à constituer l'éternité de ma conscience, je les ai décorés, de toute la grâce de la femme aimée.

☆

Celle-ci, je ne l'ai point ensevelie dans l'illusoire passé. Je l'ai laissée naître de mes poëmes, et, bercée par leur harmonie, resplendir de vague en vague, comme Vénus issue des gémissantes mers.

Les paysages m'ont libéré et m'ont rendu ma splendeur natale :

Et puis j'ai rencontré la Forêt vagabonde
Qui, pour ressusciter le vieux dieu que je fus,
M'a tendu ses deux seins qui s'enflaient comme une onde
Et m'a mordu le cou, dans un rire confus (1).

(1) *La Forêt.*

A mon tour, j'ai tenté de délivrer les paysages, en les préservant des interprétations vulgaires ou fausses, et en leur permettant de parler, dans mes vers, leur propre langage.

★

Pour célébrer ces amoureuses solennités, j'ai cru devoir recourir à l'emploi continuel du vers alexandrin, mais de « l'alexandrin libre », assoupli, variant ses coupes à l'infini. Soucieux, toujours, de l'éclat et de la qualité des rimes, je ne me suis pas fait faute, néanmoins, d'user de toutes les libertés qui pouvaient apporter à l'orchestration générale plus d'immensité. M. Stéphane Mallarmé veut que l'on réserve l'alexandrin pour les grandes circonstances. Mais qu'y a-t-il qui mérite les honneurs du Vers-roi, plus que le lever auguste du printemps, le chant universel des choses vers leur réalité, et les pulsations de félicité du cœur des fleurs, du cœur des sources, du cœur des hommes et de celui des tourterelles?

★

La Littérature, aussi, est en sève. Les générations nouvelles promettent à la France l'été merveilleux des idées. Saint-Pol-Roux vient de se dresser étrangement,

élevant des livres noyés de mystère. Henri de Régnier ne permet pas qu'on l'oublie. Maeterlinck a trois nouveaux drames et j'ai lu de Jean Moréas d'admirables vers. Quant à MM. Le Cardonnel, Raymond de la Tailhède, André Gide, Paul Valéry, Claudel, Gasquet et Souchon, je ne doute point qu'ils ne nous réservent de fort beaux livres.

Tout le vieux monde s'émancipe. Des voix hautaines prêchent, de tous côtés, la liberté des joies. L'inspiration poétique a retrouvé ses vraies sources.

Une conception nouvelle de la Divinité s'élabore. L'arbre humain s'élève, étincelant de fleurs. Demain, de hautes pensées fructifieront. Le divin est partout répandu. Les sombres azurs en reluisent. Les prunelles des vierges en sont alourdies et leurs flancs en tressailliront.

Puissent ces douze poëmes contribuer largement à l'œuvre de gloire et de vie. Sur l'Occident couvert de ses ruines fumantes, puisse notre Poésie se lever comme un vaste vent, soufflant des déserts.

Jacinthus était venu réhabiliter la raison, parler des cimes neigeuses de Grèce et des rives gracieuses du lac de Tibériade. Jacinthus marchait dans les luttes idéales, portant aux deux mains son âme sacrée.

Mais la Musique est victorieuse. L'Ombre d'Orphée a brisé les enfers. L'arbre de Delphes a refleuri. Castalie s'épanche encore où boivent les tourterelles gémissantes.

Et Daphné s'avance, qui apporte le CHANT.

Paris, 15 juin 1894.

I

LA LÉGENDE D'UN SAULE

à Henri Vernot.

Le prophétique azur luit au bleu de vos yeux
Ou bien la Nuit d'or sombre emprunte à vos prunelles
La scintillation obscure de ses feux,
O vous qui n'êtes pas et serez éternelle !

Les lys se sont levés aux cieux comme vos mains !
De vos larmes d'encens vous parfumez nos tempes,
Vous ombragez l'ardeur des antiques chemins :
Vos mains ont précédé nos pas, comme des lampes !

Comme un feuillage d'or, du bouleau blanc, jaillit,
Ou comme le jet d'eau des sèves se déploie
Par la forêt sacerdotale recueilli,
Verte vasque où le flot des chênes saints ondoie,

Voici que vos cheveux d'or se sont répandus !
Vos seins ont l'air de deux colombes assoupies,
Votre âme et votre corps vers nos maux sont tendus,
Comme un Saule d'argent sur des ondes croupies.

II

VIERGE AU CŒUR GRAVE

à Stuart Merrill.

Si, pareille au liseron vert qui s'abandonne,
Posant son front sur l'épaule errante des vents,
L'une d'elles, portant aux mains l'éclat mouvant
Des couronnes de lys que l'aube calme ordonne !

S'avançait sous les feux de mon Thyrse ingénu
Dont l'éblouissement ajoute une aube aux cimes,
Lampe du gouffre ! et, pudique comme un ciel nu,
Ployait au jeune poids de ses veines sublimes !

Jetant à ceux dont la honte doit s'abriter
Ses vains atours ! comme un vainqueur pose ses armes, —
Si l'une d'elles, revêtant sa nudité,
Dans des coupes d'argent m'offrait un vin de larmes,

J'irais, en répandant le flot immaculé ;
J'en saurais bien laver l'iniquité des voies,
Faire l'avide essaim des ombres reculer,
Et des sources d'azur, surgir les jeunes joies !

★

Elle aurait attendu mes pas pour s'éveiller
Et me reconnaîtrait aux colombes offertes :
Je l'aimerais de tout l'amour des feuilles vertes
Que, vaguement, au clair de source, on voit briller !

Je baiserais ses pieds blancs qui feraient éclore
Des fleurs sur l'herbe chaste et qu'ils auraient pressée,
On nous verrait passer tout au fond de l'aurore :
Je porterais la Lyre d'or des fiancés !

Sous l'amicale ardeur de ses nobles années,
Un cœur naîtrait en moi comme un soleil levant :
De clairs lauriers jaillis mes tempes couronnées
J'éclairerais la face obscure des vivants !

Car, pour solenniser nos amours en chants dignes,
Soudain mon verbe a lui comme la Vérité :
Son front d'épouse porterait le noble signe,
Elle serait sublime avec simplicité !

Nourri par l'ombre des palmiers et sauf d'outrages,
Sous l'ombre des palmiers mon front s'est azuré !
Les déserts ont mûri la fleur de mon courage,
Sur la face des lacs antiques j'ai pleuré !

Or, j'ai cueilli l'œillet des monts, l'œillet céleste !
Pour celle dont l'Azur me doit favoriser :
J'attends, debout dans l'indulgence de mon geste !
— Leurs fautes s'évanouiront dans son baiser !

III

INVOCATION

à André Ibels.

Si la pudeur des cieux qui se baignent aux vasques,
Si les bouquets d'ormeaux nageant dans les clartés,
Si le Couchant d'été, sous l'or rouge d'un casque
Succombant sur les horizons épouvantés,

Ont rempli jusqu'aux bords, de molles rêveries,
Ton cœur, comme on enivre une coupe en versant
Dans ses flancs d'or le sang des grappes qu'ont nourries,
O Lac! des cieux, déjà, de ta mémoire absents!

Si, des cavernes d'or de l'aube, une colombe
S'envola : si tu vis fondre en eaux le rocher :
Si, craignant de troubler, quand le ciel d'astres tombe,
Le sommeil des sillons, tu cessas de marcher,

Si tu livras ton âme aux Ombrages fidèles,
Aux rampes des vallons, si tu vins t'accouder,
Si la source a tremblé de te sentir près d'elle,
Si le pré, de tes pleurs, fut parfois inondé,

Si tu suivis le Ciel en ses métamorphoses,
Chrysalide d'azur de qui Dieu doit jaillir :
Si ton front d'ange obtint le suffrage des roses,
Si tu sentis le monde, en tes flancs, tressaillir,

Par le lit des torrents, la bruyère déserte,
Qui que tu sois, Beauté que j'implore, descends :
Au souffle de ton sein frémit la forêt verte :
Je ferai vers ton front fumer tous mes encens !

Mon âme errante aspire à s'asseoir sous ton ombre,
L'aube immortelle m'a baigné de ta vertu,
Tes yeux futurs m'ont mis au cœur leur flamme sombre :
— Vers tes charmes, le cœur des sources a battu !

IV

LA FORÊT

à Louis Le Cardonnel.

Par un soir d'anges, j'ai marché dans les torrents!
Mon luth d'or triste épouvantait les esclavages ;
Des grands torrents, vers moi, jaillit un Lys sauvage
Et j'ai cueilli le calme lys des conquérants !

Sous les hauts lacs, comme des Nymphes souveraines,
Des nénuphars de qui le torse reluisait
M'ont désigné la Vierge d'eau qui serait reine!...
Le vent chaste, en leur bouche ouverte, reposait.

☆

Et puis j'ai rencontré la Forêt vagabonde
Qui, pour ressusciter le vieux dieu que je fus,
M'a tendu ses deux seins qui s'enflaient comme une onde
Et m'a mordu le cou, dans un rire confus!

Cimes sur cimes a croulé la Forêt ample;
Sous ses flancs nus et frissonnants, j'ai succombé,
Sa robe verte m'a vêtu comme d'un temple :
— J'ai vu le ciel des fleurs, à son front haut, flamber!

☆

Mes bras sont ruisselants du sang rouge des baies,
Mes pieds nus ont foulé les fraises et les fleurs,
Je sais le chant sacré des antiques douleurs
Et la sève du monde a coulé par mes plaies!

V

LE CŒUR

à Adolphe Retté.

Comme je m'en allais, égaré par la lune
Vers les osiers ! au bleu bassin vaporisé,
A l'heure où pour pleurer quelque antique infortune
Sur les osiers le vent des nuits vient se poser !

Versant une ombre claire, au loin, les Bois énormes
Semblaient se couronner de leur rayonnement,
Et la lune glissant sur la cime des formes
Imprimait aux clartés un divin mouvement !

C'était une heure élyséenne et si fugace
Que mon cœur se mourait, la sentant défaillir,

Et des lampes de cathédrale, dans l'espace,
Invitaient les forêts à s'aller recueillir.

Sur les gazons, un blanc torrent de marguerites
En copiant le cours d'un flot d'astres coulait :
Fuyant vers l'horizon, la déesse proscrite
Jadis laissa tomber ces deux fleuves de lait !

Aux plis des monts, tonnait une cascade obscure !
On entendait gronder la mer à l'occident :
Et, laissant sur les monts traîner sa chevelure
D'astres qui flamboyaient, la Nuit s'assit, dardant

L'enchantement de ses magnifiques prunelles
Dont la nappe de neige effaçait vaguement
Sur l'horizon des monts leurs neiges éternelles ! —
— Et sa main, de son cœur, contint les battements !

Mais le cœur de la Nuit palpitait ! Sur les roches,
Aux feux des roches, de clairs pâtres, embouchant
Un bucolique airain, vers les étoiles proches,
Couvraient le bruit des vagues sombres, de leur chant !

Les monts, portant de flottants genêts en ceinture,
Les cascades, du flanc des gouffres s'élançant!
Et les hameaux fleuris balançaient leurs toitures,
La mer, sa vague verte, au choc du Cœur puissant!

Chantait un Cygne agonisant au bleu des sources!
Les vagues s'appesantissaient de visions,
Sous des lys fulvescents ployait le Char de l'Ourse :
Les cimes bondissaient sous les pulsations!

D'anges, sur les sommets, éclataient les épaules
Berçant des lys! Levant sur sa tête un flambeau,
Me tendant son sourire et debout sous le Saule,
Celle qui doit venir m'éclairait des tombeaux!

★

Puis la Nuit s'endormit! Des cieux blanchis aux dunes
La voix des mers et des trompettes sommeilla...
— Comme un immense diamant, le clair de lune
Sur le silencieux horizon scintilla!

VI

L'AMOUR DES STATUES

à Mecislas Golberg.

Beaux marbres d'où jaillit, nue et splendide toute,
Une Vierge assemblant des roses et des miels,
Noyant l'ombre aux lueurs de sa chair, sous vos voûtes,
Clairs feuillages coupant l'azur sombre du ciel!

Vous qui vous élancez comme les lys eux-mêmes
Ou le neigeux essaim d'un bondissant jasmin,
O marbres cadencés comme les vieux poëmes
Blancs de paix, comme soient les peuples de demain!

Un pied sur l'horizon, vous qui montez, ô marbres,
Vers votre cime et le vertige atteint jamais,

Et puis vous affaissez en nobles plis; tel, l'arbre
Roule sa cime verte en nuages épais.

Marbres faits de la chair des plus blanches étoiles,
De fleurs, d'odorants fruits et de laits savoureux :
Vierges des mers dont le seul souffle enfle les voiles
Des vaisseaux, et dont l'horizon est amoureux!

O marbres qui dansez en Chœurs de Nymphes fraîches
Dont les corps blancs aux nappes d'eau sont fiancés,
Marbres qui rougeoyez du feu des jeunes pêches,
Marbres Vierges! vos flancs sont, de grappes, pressés!

Pomone dont l'épi nubile émeut la corne,
Aglaé, vous! et vous surtout les doctes Sœurs!
Flore! en vain pour nous dérober ton sein qu'elle orne,
Une rose s'épanouit avec douceur!

Toi, narguant les étés et leurs flammes maudites,
Diane deux fois chaste, il t'a trahi, l'enfer! —
— Vous, j'ai cueilli les nœuds d'azur que vous perdîtes,
O Vénus qui m'avez enfanté d'un éclair!

Fugitive Vénus, posez sur ces pelouses,
O reine des bergers et des chants inspirés !
Vos pieds divins, du sang des roses empourprés,
Blancs oiseaux qui rendraient vos colombes jalouses.

Que fleurisse mon luth selon la fleur cyprine,
Et qu'une étoile naisse au ciel, si j'ai chanté.
. . . . . .
. . . . . .

☆

Et vous, les demi-dieux, resplendissant loin d'elles,
Sur les blés blancs et les pampres crucifiés,
O vous dont la splendeur à leur grâce est fidèle,
Votre force descend pour me pacifier !

Quand, dans tes clairons feints, Héros, ton sein fait rage,
Autour de toi retentissent les horizons :
Dans tes clairons s'en vient chanter le jeune orage,
Le ciel grondant meurt à tes pieds sur le gazon !

VII

UNE EAU SAUVAGE

à Paul Valéry.

Le sourire éternel des jeunes mois de mai
De ta lèvre descend aux calmes paysages :
Et le nuage se délivre des présages
Et des éclairs de fleurs sur les bois embaumés !

Les beaux orgueils d'aïeux sinistres, de monarques
Sur les golfes assis ! sont nos trésors communs :
Nostalgique beauté, presse du pied ces barques, —
— La forêt, dans leur voile, engouffre ses parfums !

Les bras ouverts aux lys, aux jasmins du rivage,
Elançons-nous sur le miroir désespéré

Qu'étend, sous les yeux bleus du ciel, cette eau sauvage
Qu'obscurcit de son ombre haute un Mont sacré,

Un Mont neigeux que d'orageuses sapinières
Semblent envelopper de leur frémissement :
Lion lançant, dans le vent des nuits, sa crinière
Où les astres viennent mêler leur flamboiement !

★

Vois ! Le Couchant retentissant comme les forges
Tonnantes où l'Eté trempe ses fleurs de feu
Fait resplendir la vague rouge ; et dans les gorges,
D'adieux de cerfs, le cor crève le hallier bleu.

Sur un rocher la Mélancolie est assise,
Les pieds dans une vague : et les beaux cieux rêvants
Ont la couleur de ses prunelles indécises,
Et des sanglots d'ormeaux mugissent dans les vents.

Contre ton cœur presse ma tête appesantie,
Des ormeaux sanglotants et des rocs je suis roi !

Des grands rocs foudroyés ! Quand la Joie est partie,
Celui qui reste et pleure aux flots du lac, c'est moi !

•

Donne ton cou pétri d'œillets, ma pâle amante,
Et les ganses nouant en blanc tes cheveux frais :
Du rivage foulant l'épouvante dormante
Pour mon front, prends des fleurs au front bleu des forêts !

Que ta robe coupée au bleu des cieux : étoffe
Des amples lys et des roses d'aubes d'été,
Contre l'Astre glacé, de ses plis, me réchauffe :
Et que je boive à la tarir ta nudité !

★

La lune brûle dans les feuilles des mélèzes :
Au souffle de l'étoile abandonnons nos mâts.
Descends du pli des monts, ivre du sang des fraises,
Voguons chercher la vague même où tu m'aimas !

Les troupeaux, sur les monts, broutent la nuit des herbes,
La hache luit aux feux d'astres pour égorger

Les noirs sapins noyés de sève ; et sur tes gerbes
Voltige, ô blanc jasmin, l'étoile du berger !

Sur l'ardente résine, aux flancs des pots de terre,
L'eau des sources bouillonne et frémit. La fumée
Des cabanes effraie un cerf ! Sur la bruyère,
La vierge offre au pasteur son frais repas, charmée !

L'oiseau vole vers l'astre : et la grotte plaintive
Gronde. La fleur se tresse aux gemmes sur nos mâts !
Ma bien-aimée, abandonnons la sombre rive,
Voguons chercher la vague même où tu m'aimas !

Sur la face du lac pudique et de l'étoile
Morte d'amour, monte un effroi délicieux,
Et la face du lac, de ses jasmins se voile ! —
— Elle chanta :
« Le vin d'amour coule à mes yeux.

— Epuise aussi ma lèvre où ruisselle la sève
De toute fleur, et dors sur mon nocturne sein :
Voici l'éternité des astres qui se lève,
O roi sauvage, égale aux astres tes desseins.

Nous ressusciterons dans le charme de l'heure
Que tu m'as ménagée au bercement des nuits.
Tu passes sur ta barque et ta lueur demeure
Au front des peuples! Te penchant au bleu des puits,

Poëte, en tes seaux d'or, tu puises la sagesse! »
Je répondis: — « Les hameaux verts sont assoupis;
De la treille jaillit la grappe avec largesse,
Aux gorges, la lavande effeuille ses épis! »

Pensive, elle chanta : « Du vieux feu de la terre
Je t'aime! Oh! par les fleurs des jasmins! baise aussi
Mes seins frais, jusqu'à la jeune heure solitaire
Où le disque d'or neuf du soleil s'épaissit! »

VIII

LA MAISON DES ROSSIGNOLS

à Saint-Pol-Roux.

Le parc d'or vert et d'ombre est clos par neuf enceintes
De murs crépis, se déployant silencieux;
Par leurs fentes, on voit frissonner l'hyacinthe :
Des cimes d'arbres se balancent dans les cieux!

Sur les gazons, on voit miroiter des nigelles,
Et le murmure des oiseaux est éternel :
Tonne l'eau des bassins au marbre des margelles!
— Mais quand s'approfondit un Couchant solennel,

Quand le soleil des soirs s'assied sur les terrasses,
Sur les tuiles, en rouges gouttes de clarté
Court le sang du soleil comme le sang des races
Qui, dans l'enchantement du parc, ont habité;

Là, débordant les cimes d'arbre, un Palais tremble
Qui, se haussant, surpasse aussi les horizons :
Aux cieux dormants, on voit blanchir bouleaux et trembles,
Et les nigelles miroiter sur les gazons.

Quand, sur le parc maudit, s'abaisse un ciel d'orage,
De son nid rose et vert, quand s'envole un éclair,
Sonne un feuillage, sous l'averse qui l'outrage.
— Quand, d'échos foudroyés, les antres sont couverts,

Joyeux, le parc attend qu'une aurore calmée
S'épanouisse à l'orient des horizons :
Mais les fenêtres sont, depuis des ans, fermées ! —
La nigelle fleurit et miroite aux gazons.

★

C'est la Maison des Rossignols ! Seule, l'habite
L'enchanteresse au front d'azur, qu'on ne voit pas.
Fleur de pourpre pieuse, en son épiscopat
Vint l'Evêque escorté des sacrés cénobites,

Et les portes du sud, sur leurs gonds, ont tonné,
Au clair des violons ont frémi les feuillages,
Des barques, aux bassins, ont creusé des sillages
Qu'on a comblés de jasmin rose et de genêts.

Des torches ont rougi les bras noirs des statues,
Des cymbales ont fait les horizons grondants.
Puis, quand s'ouvrit la porte d'or de l'occident,
La torche est morte et les cymbales se sont tues.

L'Evêque a trépassé ! Les portes éclatantes,
Comme s'attendrissait une aurore de lait,
Ont jeté sur ses pieds sacrés et blancs d'attente
Un adolescent pâle et qui me ressemblait !

★

« Cessez les chants, ô rossignols ! Mourez, les roses !
Et que l'éclair des yeux de l'eau passe en mes yeux :
Ton front, sur mes genoux ployés, que tu le poses !
N'est-ce pas qu'ils sont morts les vieux azurs des cieux ?

N'est-ce pas que tu veux mourir aux hautes joies?
Dormir aux grottes d'eau quand luit l'été fatal?
Que la forge d'enfer sur la terre rougeoie,
Pourquoi veux-tu l'éteindre et que te fait le mal?

Et la souffrance, en toi, des aurores livides!...
Viens cueillir avec moi les grands coquelicots,
Tes pas aimés manquaient à mes cavernes vides,
Tes poëmes sont adoptés par mes échos!

Te voici devant moi, jeune comme une aurore,
Mes roses m'ont prédit la pudeur de tes mains,
Le cœur des hommes bat dans ton seul sein sonore:
Viens te coucher dans mes cheveux, sous les jasmins! »

Et des flûtes sonnaient sous la lueur des branches,
Le ciel brillait comme un beau vitrail violet;
Et blancs muguets, jasmins blancs et jacinthes blanches,
Toutes les fleurs avaient un cœur qui m'appelait!

*

« — Comme un lys naît des eaux, surgisse un dieu qui guide
L'abeille au saule roux, la chèvre au bois glacé! —

Aux sons des sources d'or — sous le feuillage humide
Cueillant la Lyre dans les fleurs, veux-tu danser ?

Pourquoi donc égorger en moi les hautes Joies ?
De ton enchantement faut-il qu'on te guérisse ?
De la Rose la joue auguste, ici, rougeoie :
Que le sentier qui mène aux grottes s'abolisse ;

Le mal de l'aube dont ma chair a grelotté,
Ce n'est pas le baiser des femmes qui l'apaise ;
Un soir, au bleu des lacs, j'ai goûté leur beauté
Quand la lune brûlait aux feuilles des mélèzes.

Comme tout un ormeau s'effeuille dans le vent,
Ainsi le souvenir de la chair possédée :
Vienne le jour où, comme un lourd soleil levant,
Resplendisse l'Idée !

Femme, l'aube qui tombe a fait tes bras luisants :
J'ai l'horreur de mon cœur et je n'aime personne.
J'ai le dédain de l'acte et hais les méprisants,
Mais je me prends à frissonner quand l'heure sonne !

Femme, une palme est née et ma droite verdoie
Et ruisselle du sang des fleurs qui m'ont tenté ;
Et j'ai brûlé mon cœur, afin qu'une clarté
Se levât sur mes voies !

Tu m'as tendu l'amphore où tu n'avais pas bu ;
Mais dédaignant tes mains, j'acceptai tes corolles :
Vers les grottes, tes pas errants se sont perdus ;
Puisses-tu dérober aux sources des paroles !

Naisse l'azur intérieur ! qu'un clair dieu guide
Aux épis mûrs, le pâle Chœur de tes pensers : —
Aux sons des sources d'or — sous le feuillage humide,
Cueillant la Lyre au sein des fleurs, veux-tu danser ? »

Du chant des rossignols ma parole est couverte :
Les bras noyés par la lumière des bassins,
Elle marche dans l'éclat blanc de ses deux seins
Resplendissants aux plis de sa robe entr'ouverte.

Son pied cadencé tombe et sa jupe s'emplit
D'un flot de papillons et de fleurs voltigeantes ;
Elle chante ; et d'un tel éclat sa voix s'argente,
Que la voix de cristal des rossignols pâlit !

Elle s'en vient baiser mes mains victorieuses :
Puis ses yeux s'abaissant sur les fleurs qu'elle aima,
Font présider aux couronnes qu'elle forma
Les lys immaculés et les roses rieuses !

★

Quand sa voix se taisait, des feuilles débordantes
Le chant des rossignols, par nappes, s'abattait :
Comme lutte leur aile avec les vents, luttait
Leur vaste chant contre le bruit des eaux grondantes.

Et les sources tonnaient ! Mais, pleins de rossignols,
Plus haut retentissaient les ormeaux et les charmes ;
Lors, la belle, les yeux baissés, ploya son charme
Comme un mélancolique oiseau ferme son vol.

Puis elle releva ses yeux silencieux.
Sa robe était tombée et sa face éclatante
Vêtit l'aspect de la vierge de mes attentes :
Sa lèvre renversa mon front blanc vers les cieux !

★

Sa chair calma mes yeux comme ces fraîches lunes
Qui passent sur les fleurs, les lacs et les rochers,
Quand un vorace ciel a fait les vierges brunes :
Les fleurs, les rocs suants, sous leur flamme, ont séché.

On frissonne à la paix des lunes glorieuses
Comme en entrant au froid des sources, pour le bain !
— Elle forma douze couronnes, de ses mains
Où présidaient les lys et les roses rieuses ;

Elle posa douze couronnes sur mon front,
Me pressa douze fois de sa bouche farouche,
Puis elle disparut comme un soleil se couche,
Comme meurt l'or grondant des vivaces clairons.

★

Maintenant, j'étais seul sous l'horreur verdoyante
Des feuillages s'épaississant vers l'horizon.
Et pour multiplier son image fuyante
Les nigelles d'argent miroitaient aux gazons !

Les sources prolongeaient leur bucolique orage,
Comme un éclair, la voix des rossignols brillait :
Et le Rosier de jeunes roses s'habillait :
D'angéliques lauriers me couvraient de courage,

Des lauriers nouveau-nés, mais blancs de fleurs, pareils
Par la félicité de leurs feuillages sombres
A la Nuit magnifique et blanche de soleils,
Et l'on prophétisait en passant sous leurs ombres !

Les cavernes de fraude et d'ombre revêtues,
Ont croulé dans la Mer (car la Mer mi-voilée
Par les branches du parc scintillait). Leurs statues
Captives ont bondi vers la voûte étoilée !

Quand veillé par les lys et les roses des bois
J'y dormirai — bercé des flots — mon dernier somme,
Puissent les rossignols décider de leur voix
L'étoile du bonheur à jaillir sur les hommes!

IX

HYMNE AUX ROSES

à Stéphane Mallarmé.

La sombre Humanité courbe le dos et marche
Sous le rouge courroux de vos lampes d'été,
O Poëtes! — éclat des yeux des patriarches ! —
Votre sainte huile, ô fleurs, les sait alimenter.

Lumière des frimas, flambeaux des neiges, torches
D'astres dont la clarté teint les pavots vermeils,
Elles m'ont révélé les pieds d'Adam qu'écorche
La ronce dont sa marche a foulé le sommeil.

Un antique chemin plonge, brûlant d'orties ;
Là, parfois, sur ses mains, l'homme immense est tombé !

De ses sanglantes mains les roses sont parties,
Fleurs qu'au jardin de l'Ange il avait dérobées.

Et c'est depuis ce temps que votre cœur ruisselle
Et que vous parfumez nos toits et nos sillons,
Roses luisantes, vous, fontaines d'étincelles,
Où s'abreuvent des vols tremblants de papillons!

Partout vous vous dressez, pareilles à des femmes,
Vous exhalez l'odeur du vin et de l'encens,
Votre cœur rouge bat des amoureuses âmes
Mortes quand le printemps terrible et doux descend!

Vos bras sont teints du sang des vierges égorgées,
On a mangé leur cœur quand se levait le jour. —
— Héroïnes, sortez des terres ravagées
Pour célébrer la sombre gloire de l'Amour!

★

Que l'orage d'été t'épargne et que la lune
Qui flotte et s'assoupit mollement sur les eaux,
De ses deux lèvres d'or presse ta gorge brune,
Rose des mers, noire princesse des îlots !

Dors sous l'aile de l'aigle, ô rose des montagnes,
Que tu sois réservée aux couches des amants :
Le rire de Vénus se lève et t'accompagne,
Sur les sommets d'azur luis éternellement.

Eglantine naissant au bord des marécages,
Que toujours tes buissons retentissent d'oiseaux;
Rêvant tes avenirs d'agréables bocages,
Souris à la parlante troupe des roseaux !

O roses des forêts, des rochers, des rivières,
Croissez de tout le sang que mon cœur a versé,
Au vent harmonieux bercez vos tiges fières
Et qu'à ce même vent mes vers soient balancés !...

X

PAYSAGE FLUVIAL

à Laurent Tailhade.

Le divin fleuve coule entre les lauriers-roses
Et des oiseaux muets dorment sous ses berceaux :
Sur l'onde molle c'est ta barque qui se pose,
Ton geste d'horizon me désigne les eaux.

Le laurier-rose bat de ses fleurs ton visage,
— Riant, sur tes genoux, un livre est déployé, —
Tu tiens la rame et tu soumets le paysage,
Et mon front, dans les flots de ta robe, est noyé !

Le fleuve se répand et son eau chante aux rives,
Une hirondelle boit, parfois, au ras des flots.

— Entends ! Des rossignols c'est la troupe plaintive ! —
La libellule, au loin, frémit sur les roseaux.

Soudain un peuplier superbe sort de l'onde
Et domine les lauriers-roses et l'esquif,
Vesper s'allume et l'eau, de ses lueurs, s'inonde ;
— Le Soir, au bord du fleuve, est accoudé, pensif.

Et l'étoile du soir luit d'un éclat humide.
Les feux de la cité, là-bas, ont l'air mouillés :
Une Nymphe blottie en les roseaux nous guide,
Et sur l'onde, à tes pieds, je vogue agenouillé.

Princesse des roseaux, te souvient-il, ta rame
Soudain pencha sur l'onde une gerbe des bords,
Clochettes ou fleurs d'or résonnantes dont l'âme
Couchante agonisa dès que le ciel fut mort.

Ces clochettes de soir, nul ne les avait vues ;
Je ne les reverrai, pas plus que les défunts :

Etaient-ce là des fleurs? étaient-ce des statues
De fleurs?... Un crépuscule immense de parfums

Montait d'elles! Combien tu me parus étrange,
Quand j'en fis resplendir ton beau front incliné!
— Je crois que nous voguions sur le fleuve des anges,
Et j'ai failli mourir sous ton front couronné!...

XI

LES CRYPTES

à Jean Moréas.

Au pays dont mon cœur ne sait plus les chemins,
Le Destin s'endormit. Par-dessus son épaule
Je lus au grave livre, ignoré des humains. —
— Je m'étais couronné du feuillage d'un saule.

Puis, le soir, délaissant dans le creux d'un rocher
Ma vierge se mirer aux sources solitaires,
Des bords du lac grondant je me suis approché,
J'ai dit : « Je ne veux point abandonner la terre,

Je ne veux point mourir, tout entier, aux moissons,
Les troupeaux parfumés et les pampres des vignes

Ont daigné se soumettre à mes simples leçons,
L'horizon m'a pressé dans le bleu de ses lignes.

Et des oiseaux mystérieux m'ont apporté
La poudre des saphirs célestes sur leurs ailes ;
Du souffle des méchants les bois m'ont abrité ;
Que la Montagne est âpre et que la vie est belle !

Ces coteaux m'attendaient de toute éternité,
Aux rayons de mes yeux, mûris, grappe vermeille !
Beau lac, si j'ai pris part à ta félicité,
J'ai bu l'âme à ton flot comme au lys boit l'abeille !

Des mots divins, tes flots en ont balbutié,
Mais voici les échos que mes pas ont fait naître :
Le roc a bu mes pleurs qui l'ont remercié,
Mes pleurs ont fait jaillir de claires fleurs vers l'être ! »

★

Les étoiles, au ciel tranquille, ont palpité,
La lèvre ouverte aux cieux, j'ai dormi sur la route

— A l'aube blanchissante une voix a chanté :
— « Mélancolique enfant d'une déesse, écoute !

Combats pour l'eau, l'étoile et le lys des vallons,
Afin de remporter la victoire des choses,
Et jette aussi ton âme aux flancs nus des sillons !...
Ne dédaigne jamais la prière des roses ;

Ta race s'étendra comme un grand soir vermeil,
Ta bourgade aux puits d'or luira dans les luzernes :
Mais surtout abstiens-toi des faciles sommeils :
Une Vierge t'attend dans les lys des cavernes ! »

XII

LES NUAGES

à André Gide.

Sur les flancs d'un nuage énorme et blanc, bercé
Où je m'élancerais du sommet bleu des roches,
Tout enfant, j'ai rêvé de franchir l'air glacé,
En ébranlant les cimes d'arbres et les cloches.

Sous un nuage au sang de l'orage inondé,
Au pied du Crucifix et des lampes pieuses,
Tremblant en entendant la foudre, au loin, gronder,
Près de ma mère, j'effeuillais des scabieuses !

Assis sous le Laurier, au terme du chemin
Dont mon pied intrépide a soulevé la poudre,
Joignant le laurier-rose et le saule au jasmin,
Je pose enfin ma Lyre sainte — au son des foudres !

LA SOUFFRANCE DES EAUX

C'est toi, déesse, qui animes
Nos vers et les fais magnanimes
Pour les élever jusqu'aux cieux
Et qui fais nos chants poétiques
Egaler les vers des antiques
Par un oser ingénieux.

RONSARD.

A

ma femme tendrement aimée

EUGÉNIE SIGNORET.

Je confie à sa bouche
Tous mes chants immortels :
Muses ! sa sainte couche
Luit près de vos autels.

EMMANUEL SIGNORET.

Rome, mai 1898.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Les six poëmes de *la Souffrance des Eaux* furent récemment publiés par diverses Revues. Dès leur apparition ces poëmes soulevèrent dans la poitrine des jeunes hommes un violent enthousiasme. Mais sitôt que *les Elégies* et *les Sonnets* furent en lumière, une frénésie sympathique m'environna. Depuis plusieurs mois les lettres s'amoncellent. Bien que *la Souffrance des Eaux* ne soit point achevée, je dois me déterminer à livrer au public la partie qui en est écrite, en l'accompagnant de ces dernières œuvres qui firent bondir tant de cœurs et qui me concilièrent le suffrage des esprits les plus ombrageux.

Les Vers Dorés et *Daphné* avaient ému l'opinion et voici que, depuis ces livres, des événements extraordinaires se sont accomplis en moi.

La lecture soudaine de Ronsard et de Gœthe me révéla la qualité de mes propres dons. Un océan de poésie enflait mon sein depuis l'enfance. Ces deux grands hommes

m'aidèrent à constituer mon expression définitive, ils me fortifièrent en moi-même; ils furent pour moi non point des modèles, mais de vivaces et hautains exemples. Par eux ma pensée prit conscience de toute sa capacité créatrice, de sa jeunesse et de sa force; ils chassèrent toute l'ombre de mon intelligence et ils en effacèrent toutes les rides. Leur lecture vivante et passionnée me délivra des erreurs que l'on m'avait imposées et de l'interprétation arbitraire et égoïste de plusieurs d'entre leurs tristes admirateurs.

A la même époque je visitai l'Italie. Deux années consumées sous son ciel et parmi ses divins édifices n'ont point encore satisfait ma curiosité et mon amour. Rome et Pise, Florence, Naples m'ont ouvert leurs trésors. L'Italie m'initia à la vie complète et supérieure. Là, j'ai pu contempler la genèse des forces et m'accoutumer à l'antiquité de la vie. Chaque temple, chaque arc de triomphe imite et perpétue l'effort des hommes courbés ou des peuples qui se relèvent. Chaque colonne étend aux pieds du voyageur des amas de siècles avec son ombre. Chaque dalle cache une source des idées. Là, ma puissance expressive s'est développée jusqu'à la plénitude. J'ai pu enfin apprécier par moi-même comment pensaient et agissaient Cellini, Vinci, Michel-Ange, Titien et Raphaël. Et je me suis aperçu que je n'avais jamais pensé ni agi différemment. J'ai secoué le joug des traditions parasites, des rhétoriques imaginées pour affaiblir l'expression, de tout ce qui dénature et appauvrit l'invention. Dans

la littérature contemporaine l'ignorance revêt deux formes : un dogmatisme restrictif par lequel certains hommes s'affirment et au nom duquel ils nient tout ce qu'ils ne comprennent pas ; une tolérance ironique et méfiante qui annihile la personnalité de ceux qu'elle atteint et dévore, et qui ne saurait rien comprendre. Je hais et dédaigne ces deux états de presque tous mes contemporains. Aussi, jusqu'ici, ai-je à peu près vécu seul.

Je remercie les héros qui m'aidèrent dans le travail de la construction immortelle de moi-même : Spinoza, Balzac, Taine, Nietzsche et Renan. Ils m'ont poussé vers la lumière. Dans un *Essai* sur l'*Italie*, sur *Ronsard* et sur *Gœthe* (1), je me ferai bientôt l'historien des grands événement intérieurs que je viens d'esquisser à peine. Cet *Essai* sera la véritable Préface de *la Souffrance des Eaux*. Ces quelques notes crayonnées sur les marches de la Loggia dei Lanzi, aux bords de la Piazza della Signoria, à Florence, sont particulièrement destinées à des amis. Les Uffizi sont près de là avec leurs marbres, leurs statues d'airain et leurs toiles rayonnantes. A mes côtés se dresse le *Persée* de Benvenuto Cellini avec son Apollon, son Mercure et sa magnifique Minerve. Ah ! puissé-je faire pour ma douce patrie ce que tous ces maîtres firent pour la leur. Par les restes de l'antiquité, par eux et par Dante mes voyages en Italie furent pour moi une vraie naissance. Ils ont fait parler le marbre et l'airain. Par eux la couleur est devenue éloquente. Puissé-je

(1) Voir le *Saint-Graal*, numéro 21. (Numéro 2 de la 4e série.)

rendre la langue française aussi expressive. Puissé-je l'enrichir de traits aussi forts, aussi originaux et aussi impérissables !

Le nouvel homme est né en moi. Il a repensé toute mon œuvre passée. Il a trouvé sa substance poétique d'une telle richesse qu'il a voulu lui imposer les éternelles formes de la vie.

A travers les cités illustres et les brillantes campagnes, j'ai partout emporté dans ma pensée une œuvre en qui je voudrais amasser toutes les flammes mélodieuses de mon sang, toute la force de ma jeunesse. La création de *Jacinthus* réjouit et tourmenta mon être dès mes plus tendres années. Presque enfant j'écrivis un *Jacinthus* en vers. Plus tard je traitai le même sujet en une prose qui fut jugée vigoureuse, opulente, éclatante et précise. Tout le monde connaît certains chapitres de *Jacinthus* (1). Enfin sur les bords du Tibre et de l'Arno, sur les plages d'argent de Naples, parmi cette lumière précieuse, sous cet épais soleil, cette lune presque dorée et ces terrifiantes étoiles, ma conception de *Jacinthus* s'est mûrie, modifiée et perfectionnée. Encore une fois, mais d'une manière définitive, j'ai choisi pour *Jacinthus* la langue des vers, comme étant seule capable d'exprimer l'intégrale vie du monde et de tracer le caractère gigantesque

(1) Le chapitre I, le *Hameau* (aux *Essais d'art libre*) ; le chapitre II, *Paroles sur la Montagne* (au *Mercure de France*) ; le chapitre XIX, le *Second Noël* (à la *Syrinx*, avec une belle *Ode à Emmanuel Signoret* de M. Paul Souchon) ; le chapitre XXXIII, la *Messe d'or* (à la *Revue Sentimentale*).

et pur de mon héros. Par un lent et sublime effort j'ai su élever ma pensée jusqu'à la forme immortelle et unique. Ce nouveau travail ne manquera pas de susciter des appréciateurs enthousiastes. Gœthe fit subir à son *Iphigénie* et à son *Torquato Tasso* des transformations presque aussi considérables.

J'ai désappris pour jamais la restriction et la douleur. Ma conscience participe à la vie entière. J'ai rejeté toute méthode partielle. J'ai surpris les modes secrets d'expression de la nature elle-même.

Cette nouvelle forme, simple, incorruptible et totale ne pourra être comprise que par ceux qu'une raison haute et saine rendra dignes de la comprendre.

J'achève en bénissant la vie et puisque l'on me demande, avant tout, des œuvres, je livre, comme une nourriture d'harmonie, à la faim spirituelle des hommes qui sont assez nobles pour m'aimer, *la Souffrance des Eaux*, *les Sonnets*, *les Elégies* et *les Poëmes*.

Florence, le 15 juin 1898.

I

LA SOUFFRANCE DES EAUX

CHANT D'UN MATELOT

à M. Mecislas Golberg.

Cercate dunque fonte più tranquillo;
Che'l mio d'ogni licor sostene inopia,
Salvo di quel che lagrimando stillo.
PÉTRARQUE.

L'épouse aux yeux de cygne est morte à ses fuseaux,
Le miroir des étangs, morne et vide, étincelle
Où la face des dieux luisait dans les roseaux :
— Printemps ! ton tablier d'or de tes larmes ruisselle.

Les lierres aux fruits noirs ont un parfum amer
Et la flûte s'épuise ainsi que l'eau s'écoule.

— Les flancs de ma maison sont frappés par la houle,
La voile s'enfle aux vents dangereux de la mer.

Mon cœur battait d'amour pour les roses sauvages
Et tremblait au courroux des astres furieux :
En flots brûlants tombait mon âme de mes yeux
Et ce voile de pleurs me cachait les rivages.

Mais j'ai senti bondir mon pouls, comme les flots,
Mes flancs ont tressailli du tremblement des vagues.
— La Mer a des douleurs immortelles et vagues
Et devant ses effrois que sont mes vains sanglots !

★

J'épouse ta souffrance, ô Mer inconsolable :
Les larmes de la terre ont composé tes eaux...
— J'ai courbé des nefs d'or et de cèdre et d'érable
Et je pars en faisant des signes aux oiseaux !

II

CHANT HÉROIQUE

à M. Paul Souchon.

> Seul dans les ténèbres, il marcha vers la Mer blanchissante et il invoqua les dieux des mugissantes tempêtes...
>
> PINDARE.

> La violette aussi est noire et l'hyacinthe; cependant, les premières, elles sont choisies pour les couronnes...
>
> THÉOCRITE.

Aurore ! je n'ai pas à t'arracher tes voiles
Et je ne ferai point jaillir l'eau du rocher.
— Pourtant je porte aux flancs des semences d'étoiles :
Tout un monde naissant sous mon front est caché.

Hagard, j'ai pris des vols d'éclairs dans mes mains jointes,
Des lierres d'or à mes cheveux sont mélangés
Et sur mon arc tremblent des flèches dont les pointes
Versent la mort aux flancs des hommes étrangers !

Un ciel naquit par moi plein d'étoiles vivantes —
Seul, comme un vin de feu, Soleil, tu pénétras
Dans ma veine où roulaient de pâles épouvantes...
Et j'ai passé portant la Beauté dans mes bras !

Les forêts m'ont couvert d'ombrages prophétiques,
Mon cœur battit sous les écorces du bouleau,
La brise m'enseigna de sauvages cantiques
Et mon âme a souri dans mes yeux, près de l'eau.

Et les vieux dieux du feu m'ont répandu l'audace !..
Mon regard transforma tout ce qu'il a touché.
O vous tous, tressaillez, car je suis d'une race
D'astres...Un monde en fleurs sous mon front est caché!

La tendresse des luths unie au son des brises
Fit héroïquement palpiter mes seins blancs;
J'ai des paroles de candeur que m'ont apprises
Les myrtes douloureux et les lauriers tremblants.

On profana ma voix sur des luths adultères,
Comme un vent enflammé d'autres burent mon sang,
— Nul ne saurait tarir le cœur joyeux des terres
Et j'ai versé la vie à grands flots, en passant !

Car la foudre est tombée et retentit aux bouches
De mes trompettes d'or où sonnent des effrois ;
La foudre qui blessa vos flancs, flûtes farouches,
Consume aussi le sceptre aux mains vaines des rois !

Négligeant une lutte où languit ma main forte
J'ai lancé sur les mers d'éblouissants vaisseaux.
Jésus ! ta croix de feu tombe au gouffre et j'apporte
Une lyre qui chante ainsi que les oiseaux.

L'illustre sang des dieux brille aux buissons de mûres :
L'éclat des fleurs illumine mon horizon :
— Enivrez les cieux bleus de vos profonds murmures,
O vents spirituels de la sainte raison !

J'élèverai, comme un ciel se courbe, la Coupe !
La jeunesse des yeux de l'homme y resplendit.
— La lune, aigle d'argent, bat de l'aile à ma poupe,
— Le sourire du monde à mes lèvres grandit !

★

Quand ma nef passera près des plages obscures
A l'heure délicate où dorment les troupeaux,
Jetez aux vents des nuits, ô vierges, vos ceintures,
Sombres bergers, jetez au torrent vos pipeaux !

Et courez vers la vague où traînant l'aube grave
Le grand Vaisseau tonnant de musique s'accroît ;
— La mer engloutira la plage où dort l'esclave,
— Le fruit de vie est mûr dans les jardins du Roi...

III

LES ALCYONS

à M. Camille Mauclair.

J'ai peur des souvenirs...
F. VIELÉ-GRIFFIN.

I

O prêtresse élevant sous le laurier verdâtre
Une eau d'antiques pleurs dans le creux de tes mains,
Tes yeux sacrés feront resplendir mes chemins,
Tes mains couronneront de cèdre un jeune pâtre!

Mes cheveux s'étendront sur les vents : mes bras nus
S'en viendront secouer les colonnes du temple!...
Pour que s'élance aux cieux et renaisse plus ample
L'éclat des lampes d'or de l'antique Vénus.

II

Sur les prés scintillaient les larmes d'une race,
Mais le soleil dorait l'urne des lys séchés,
Les parfums des bouleaux rendaient ta gorge lasse
Et près des flots bénis, nous nous sommes couchés !

Ma barque emportera sous la lune marine
Ma ténébreuse sœur plus belle que les mers,
Les flots la jetteront souvent sur ma poitrine,
Ses deux lèvres boiront mes vieux sommeils amers !

III

Car ses beaux bras d'enfant ont une étreinte telle,
Ses mains ont soulevé tant de mes vains remords
Que tous mes souvenirs tomberont devant elle
De mon cœur, en silence, ainsi que des fruits morts.

Elle m'a réservé de si graves délices
Qu'un chant de vagues sonne à mon luth en courroux ;
Ses cheveux sont des lys d'orage aux noirs calices,
Les roses du rivage ont baisé ses genoux !

IV

Et je la bercerai de tels chants sur la vague
Que les chênes sur la plage tressailleront :
Les vents des mers soulèveront sa tempe vague,
Les astres printaniers parfumeront son front.

Que le chant des oiseaux de mer a d'amertume !
Vas-tu sécher encore mes pleurs de tes cheveux ?
Quand tes mains ont flotté sur mon luth dans la brume
A mes tempes chantait tout le sang des aïeux !

IV

CHANT DE L'HOMME DE VIGIE

à M. Henri Degron.

De la tige des dieux issu, fleur claire et forte,
Vers le soleil des morts mon calice est tourné;
Si des mouches ont bu mon sang doré, qu'importe?
Pour éclairer leur aile en deuil, j'ai rayonné.

Elles ont bu le sang de mes fraîches corolles,
Mais, des terres vers moi tant de sève a jailli,
Qu'on m'a vu resplendir sous un vol d'auréoles
Et que les vents des mers en passant m'ont cueilli.

Les vents m'ont transplanté sur une haute roche.
Terrible, je domine et la vie et la mort!

La mer brille : quelqu'un d'invisible s'approche,
Et mon sein rouge éclate enflé de graines d'or.

L'éclat des astres-rois que la nuit douce enfante
Eveille en mes pollens des êtres inconnus.
Ma semence a volé sur la mer triomphante,
Voici, voici fleurir la nouvelle Vénus.

Lumière au sel des mers ! paix aux fleurs sur la terre !
Que les diamants bleus du grand ciel soient bénis !
L'homme a tant égorgé qu'il se meurt solitaire,
Ceux qui portaient le feu, l'homme les a bannis.

Que la foudre en grondant fasse trembler les formes !
Sous le grand vent qui crée, ô forêts, mugissez !
Et que des hommes purs, sous des chênes énormes,
Passent, tendant des lys vers leurs yeux abaissés.

Je suis la fleur de joie éclatante et féconde,
J'ai grandi sur un roc, loin des hommes amers ;
Le parfum de mon sein enivre, encens du monde,
Les vagues vivantes des mers !

V

CHANT D'AMOUR

Que sous tes seins un cœur de gloire en toi bondisse,
Clair et s'enflant comme la lune sur les flots ;
Délivre-nous de toute ton ombre, Eurydice,
Vers toi nos luths sont tout soulevés de sanglots !

Notre sœur souriante, hors des sombres demeures,
D'une robe de flamme environne tes flancs,
Délivre-nous du mal, délivre-nous des heures,
Porte-nous vers la tombe, ivres dans tes bras blancs.

Un sculpteur ténébreux en notre chair ébauche
La forme de ton songe, après les dieux déçus ;

Viens t'asseoir à jamais près des mers, sur la roche,
Aide-nous à renaître, ô toi qui nous conçus !

Voici la triste rose et le grand lys qui garde
Le pur silence en lui des siècles de douleurs ;
Eurydice, Eurydice, Eurydice, regarde !
Nous tordons ta couronne à genoux dans les fleurs.

VI

LE VAISSEAU

Le vaisseau parfumé de couronnes de roses
Et dont le flanc de cèdre au soleil resplendit
Sur la vague a glissé loin des plages moroses
Et sur la terre et sur la mer il est midi.

Sur les forêts d'ormeaux brillants et sur les sables
Il est midi! le vaisseau craque et tremble aux vents
Et l'homme tend ses bras aux cieux impérissables
Et la terre est vivante et les cieux sont vivants!

On tend la voile d'or, son ombre est rayonnante;
Au loin les chênes noirs et les verts citronniers

Décroissent sur la rive et la vague tonnante
Découpe, à son fracas, le chant des nautonniers :

« Adieu lacs blanchissants, chênes, torrents, vallées,
« Antres pleins de ruisseaux et fermés de rochers !
« Nous montons sur les mers par les brouillards voilées
« Car la terre est sans fruits, car les dieux sont cachés.

« Tu partis d'Orient, lumière ; le grand âge
« Tant tu bus d'océans, tant tu gravis de monts,
« O lumière ! a flétri ton éclatant visage ;
« Nous ne te voyons plus, lumière, et nous t'aimons.

« En ancres nous avons courbé le fer des coutres,
« Le vieux vent des sillons dans la voile a soufflé,
« Nous avons emporté les sources dans des outres,
« Du blé de neuf moissons le vaisseau s'est enflé.

« Là-bas l'autre soleil se forme aux cieux fertiles,
« Entre nos bras nerveux nous le ramènerons,
« Sur les îles des mers nous sèmerons des villes
« Au tonnerre des luths et des fougueux clairons ! »

La proue est un massif de roses ; sur la poupe
Ces hommes qui portaient dans leurs cœurs le destin

Mangèrent, le soleil se coucha dans leur coupe,
Le sommeil les raidit sculptés sur le festin.

Seul le pilote veille et Diane éclatante
Dont le beau char d'argent fend les nocturnes airs
Guide, étendant sur eux sa torche palpitante,
L'équipage endormi qui flotte sur les mers.

LE PREMIER LIVRE DES SONNETS

I

INVOCATION

Dès longtemps sur le luth j'exerce
Mes doigts, sur tous, les mieux instruits :
Qu'une nouvelle mer me berce
Sur des vaisseaux par moi construits.

Ma hache brillante renverse
Un pin couronné de ses fruits
Qui coupe le ciel et qui verse
Des torrents d'ombres et de bruits.

Qu'en ses flancs je taille ma barque !
Après Ronsard, après Pétrarque,
Légers sonnets, emportez-moi !

Jusqu'à ce qu'en l'or des trompettes,
Faisant trembler les cieux d'effroi,
Ma bouche souffle des tempêtes !

Rome, mai 1898.

II

AU TOMBEAU DE VIRGILE

Les Muses aux beaux yeux l'ont ici déposé
Nourrissant de leurs pleurs l'amertume des menthes
Et le peuple guerrier des abeilles fumantes
A, du pollen poudreux, un beau miel composé.

Il enfla d'un zéphyr sur des fleurs reposé
Tes sonores pipeaux, Nymphe aux ondes aimantes!
Il chanta les raisins, puis souffla des tourmentes
Dans l'airain des combats par sa force brisé.

Près des brillantes mers sa haute colonnade
Resplendit; et parfois, la nuit, une Naïade
Sous l'oranger fleuri coupe l'onde en nageant,

Saute à terre aux clartés de la lune sauvage,
Et, courant au tombeau, cueille sur le rivage
Cet arbre où l'or mûrit entre des fleurs d'argent.

Naples, mai 1898.

III

LE MASSACRE DES MERS ET LES VENDANGES MATINALES

Airain noir, la cuve des mers
Tonne, crépite, écume et fume ;
Aux bords toute forêt s'allume
Tout brûle : arbres, pierres et chairs.

L'amas des nuages amers
Frappe la lune qu'il consume :
Vulcain furieux, sur l'enclume,
Forge et sculpte un autre univers.

Mais l'orient s'ouvre et nous venge :
Le soleil foule la vendange,
Vulcain fuit sous les monts voisins.

La mer de pampres se couronne,
Ses flots écument de raisins,
Le vin nouveau brille et bouillonne.

Castellamare, mai 1898.

IV

NOUVELLE STATUE DE MINERVE

A la mémoire de Phidias
Je dédie
Ces simples paroles.
E. S.

Vierge au casque doré, jeune et fière Minerve,
Dans ton beau sein guerrier tu formas mon esprit,
Ton cœur bondit en moi, sa force me conserve
Et l'azur de ton œil m'éclaire et me nourrit.

Si la mer bat ma nef, si l'insensé m'observe,
Ton œil les déconcerte et leur rage périt.
Contre l'onde des temps, que ta vertu préserve
Ces sonnets, nef pieuse où l'olivier fleurit.

Vierge aux yeux bleus, mon sang s'embrase à ta doctrine ;
Je te porte partout couchée en ma poitrine ;
Mes chants gardent en eux tes trésors radieux.

J'ai, pour venger ta loi que maint rhéteur transgresse,
Dans un vers simple et pur comme un marbre de Grèce,
Vierge, sculpté ta bouche et ton front et tes yeux.

V

AVERSE DE MAI

Les demeures du jour s'écroulent; leurs décombres
Fument sur la montagne. Ah ! quel affreux tison
Transforme en blocs cendreux de nuages et d'ombres,
Les temples d'or léger où riait la saison.

Bientôt sur les ormeaux, les rochers, les mers sombres.
Sur la prairie en fête et la blanche maison,
Pluie ! on entend sonner ta lyre aux riches nombres
Dont les cordes sans fin traînent sur l'horizon.

Mais soudain sur ton char aux rayonnantes roues
Tu t'élances, soleil, tu bondis, tu secoues
De tes flambeaux mortels la frayeur et l'amour.

Tes coursiers de la pluie ont gonflé leurs poitrines ;
Toi, le laurier au front, de tes mains purpurines,
Riant, tu rebâtis les demeures du jour.

Gênes, mai 1898.

VI

LANÇON

Dans tes prés, Cythérée, avec la rose, coupe
L'hyacinthe de pourpre et le lis blanchissant :
La lumière t'enivre, ô Lançon, et le groupe
De tes maisons couronne un mont resplendissant.

Sous tes ormeaux fleuris, j'ai rencontré la troupe
Des Bacchantes, aux sons des flûtes, bondissant.
A ton chaste horizon la mer brille en sa coupe
De rochers où, le soir, l'astre épuisé descend.

Toi de mes hauts destins berceau mystérieux,
Tes murs furent jadis bâtis des mains des dieux;
Dante enfla de soupirs les vents de tes vallées.

Comme lui, par Phébus instruit dans l'art des vers,
Je chanterai sa flamme égale en tes hivers
Et les clartés d'argent de tes uuits étoilées.

VII

TEMPLE A LA SPLENDEUR

Lançon, je veux bâtir sur ta colline austère
Un temple à la splendeur ; tes vallons d'églantiers
Y porteront le flot des peuples de la terre
Et ses flancs contiendront les peuples tout entiers.

Ses hauts toits d'or perdus dans le ciel solitaire
Jetteront des torrents de flamme à tes sentiers :
J'ai taillé dans le marbre, instruit d'un vieux mystère,
Sa blanche colonnade aux chapiteaux altiers.

Sur l'autel le soleil trônera dans sa gloire ;
Là, le saint vendangeur tordra la grappe noire,
Le moissonneur aux vents lancera la moisson.

Phidias te chanta, Sagesse, un chant de pierre :
Des paroles de vie harmonieux maçon,
Moi, Splendeur, j'ai construit ton sacré sanctuaire.

VIII

LES OLIVIERS

L'aile en fureur, l'hiver sur les monts vole et vente;
Du sang glacé des fleurs se paissent les janviers :
Votre pleine verdure étincelle vivante,
Vous, oliviers que j'aime, oliviers, oliviers !

Votre être fortuné, c'est Pallas qui l'enfante;
Sa mamelle est d'argent, jadis vous y buviez;
Vos fruits broyés trempaient de flamme et d'épouvante
Les muscles des lutteurs par les dieux enviés.

Les siècles garderont ma voix, et d'âge en âge
Mon front resplendira sous un triple feuillage;
Car à mes beaux lauriers, à mes myrtes nouveaux,

Vous dont le sang nourrit un peuple ardent de lampes,
Sacrés oliviers d'or, vous joignez vos rameaux
Pour courber la couronne immortelle à mes tempes.

IX

LA CIGALE

O toi qui te nourris de la rosée épaisse
Cigale aux tendres yeux qui, collée au rocher,
Près des brûlantes mers chantes, chantes sans cesse
Quand on voit fumer l'onde et les moissons sécher.

Pour qu'aux étés futurs ton chant plus pur renaisse,
Dans les pins résineux, mère, tu vas cacher
Tes œufs mélodieux, semence de tendresse,
Puis le soleil qui t'aime allume ton bûcher.

Vous qui buvez l'Arno, le brillant Rhône, et vous
Dans l'or divin des mers vous mirant à genoux,
Naples, Pise éclatante, Avignon, Florence, Arles,

O Latins ! des vieux chants surmontez les clartés !
Cigale et toi nourris le cœur de ces cités
Du langage immortel qu'avec tant d'art tu parles.

Pise, mai 1898.

X

CHANT D'IVRESSE

Les premiers lilas
Brillent de rosée,
Mais hélas ! hélas !
J'ai l'âme épuisée,

Les flambeaux sont las,
La coupe est brisée ;
Tu me consolas
D'un chant d'épousée.

Ta tresse est si noire,
Ton cœur si puissant
Ah ! je voudrais boire,

Pâle et m'affaissant,
A tes amours neuves
Comme on boit aux fleuves.

XI

HYMNE SUR LE LUTH

Ce qui fait tressaillir l'homme est
le meilleur de l'homme.

GŒTHE.

Golberg, la rose née au vallon de Tempé
De sa douce lumière empourprera tes tempes ;
Pour toi le luth français j'ai savamment frappé,
Car Pallas composa le beau feu de tes lampes.

C'est aux flots d'Hippocrène, ô Souchon, que tu trempes
Tes purs pinceaux, et toi d'Uranie occupé,
Calixte Toesca, tu t'accoudes aux rampes
Du saint mont où le chœur des sphères est groupé.

J'ai fait bondir d'amour des cœurs indifférents;
De mes terribles mains j'ai sculpté des torrents,
Le sincère Apollon est debout dans ma barque;

L'ode me dut la vie : au langage épuisé,
Muses, poitrines d'or ! j'ai par vous infusé
L'abondante douceur de l'antique Pétrarque.

XII

LES MUSES ET L'ÉTOILE DE VÉNUS

DESCENDENT POUR DÉLIVRER LE POÈTE ENVIRONNÉ MALGRÉ LUI ET ÉCRASÉ PAR LES TÉNÈBRES D'UNE CATHÉDRALE GOTHIQUE

O Muses, mes neuf sœurs! dans un temple sauvage,
Lourds feuillages de pierre et qu'un vain artisan,
Comme un bûcheron noir, la hache au poing, ravage
Un hêtre d'or, blessa de son ciseau pesant ;

Futaie où des hauts troncs ouverts jusqu'au rivage
Du Styx, la sève tombe en un fleuve cuisant ;
Courbé sous un tragique et divin esclavage,
Je tournais vers l'aurore un œil agonisant.

Frappant la lyre et tourbillonnant dans l'aurore
Vous m'appeliez d'un timbre éclatant, Terpsichore,
Calliope, Clio, Polymnie, Erato,

Uranie et Thalie, Euterpe, Melpomène!
Vous chantiez, et Cypris, belle étoile là-haut,
Descendait en mes bras sous sa figure humaine.

XIII

AZUR

à M. Hugues Rebell.

Tendres rubans, amas de ganses innocentes
Ornant d'aimable azur mes beaux cheveux d'enfant
Qui coulaient de vos nœuds en boucles bondissantes
Comme un torrent doré hors du rocher qu'il fend,

Vous surmontez du feu de vos clartés décentes
L'azur limpide et fier du grand ciel triomphant
Et la sérénité des mers resplendissantes
Et l'œil bleu de Pallas qu'un sombre cil défend.

La pourpre, le safran et l'argent des étoiles
Dans mes vers ont coulé de tes puissantes toiles
Toi des hautes couleurs chantre énergique et pur!

Je veux, élargissant, Titien! ton exemple,
Emplir, teindre, inonder d'un immortel azur
Ce beau sonnet de marbre éclatant comme un temple.

XIV

CHANT EN L'HONNEUR DES LILAS NOUVEAUX

à M. Paul Claudel.

Mélange à tes cheveux les grappes opulentes
Du lilas que Phébus de ses feux a formé ;
Entre les lis d'argent et les roses brillantes
Il surgit, ornement du pompeux mois de mai.

Fleur de cristal limpide entre toutes les plantes
Sur le luth immortel qu'il soit enfin nommé !
Descends du haut des cieux, ô pluie, aux vagues lentes
De ta force nourris l'arbuste bien-aimé...

Qu'il croisse aux sons profonds de mes cordes guerrières,
Qu'il élève dans l'air une cité de fleurs :
Thèbes aux sons du luth vit s'amasser ses pierres.

Qu'il parfume de paix le vallon des douleurs !
D'un cercle d'urnes d'or qu'il ceigne vos visages,
Avec la rose, ô dieux ! et le myrte des sages.

XV

CHANT NUPTIAL

21 août 1897.

Amassez, ô vaisseaux ! amassez sur les îles
Les fleurs dont tout un bois se couronne, et le miel
Qui brille aux maisons d'or des abeilles agiles,
Et des pressoirs fumants le vin substantiel.

O Muses ! enlacez à vos cheveux dociles
La fleur des citronniers ; qu'un myrte sur l'autel
Jusqu'à Jupiter monte, et vous, lauriers fertiles,
Que j'ai créés, formez un lien immortel.

Dans ta couche enivrante où je pourrai dormir,
Comme un astre enfanté naîtra tout l'avenir,
Mère du siècle heureux, ô déesse, déesse !

Mélangés, nous saurons, tels deux sculpteurs fougueux,
La lèvre enthousiaste et l'œil fou de jeunesse,
Tailler dans les baisers l'éclatant corps des dieux !

XVI

A EUGÉNIE

Ce soir, en écoutant les vagues gémissantes
Sur ta couche où mes sœurs, les Muses à l'œil pur,
Tendant sur ton sommeil leurs ailes rougissantes,
Du feu de leurs pensers nourrissent l'être obscur,

J'ai rêvé de courber des nefs retentissantes
Fendant l'onde du temps d'un éclair prompt et sûr :
Sur ma poitrine plane un luth aux voix puissantes,
Comme un aigle endormi sur le sein de l'azur.

Une île sur nos mers s'étend, Délos nouvelle :
Sur cette île un palmier somptueux étincelle;
Son autel de rochers par la vague est lavé.

Là tu fus par Phébus à mon sang même unie,
Toi dont les mains, calmant les mers, ont soulevé
Sur mon luth des torrents bondissants d'harmonie.

XVII

VASE ANTIQUE

Ces sonnets sont un vase antique
Par la main des Heures sculpté :
Mélodieux et sympathique
Il luit pour l'immortalité.

A chaque anse un corps athlétique
Brille en sa pure nudité
Et dans son ventre d'or plastique
Un monde neuf semble porté.

L'or forme sa brillante écorce,
Le fougueux soleil dans sa force
Contre lui brise tous ses dards.

Dans ses flancs la vendange tonne,
Mais l'emplit de fleurs, et l'automne
Le couvre de ses étendards.

Rome, mai 1898.

XVIII

LÉVRIERS DE SPARTE

L'épais soleil de Sparte embrase dans la plaine
Ta vague rouge, ô mer des hauts sainfoins fleuris,
Sur leurs pointes le vent se berce avec des cris
Et la pourpre des fleurs luit dans sa force pleine.

Sur ce tapis, couleur du sang troyen, Hélène
Fléchit et s'agenouille aux baisers de Pâris :
D'or, de marbre et d'airain leurs feux seront nourris :
Ilion déjà tremble et croule à leur haleine.

Là-bas de noirs lauriers couvrent l'Eurotas bleu ;
Près d'eux, comme du sang qui fume dans du feu,
Dans les sainfoins vermeils un coquelicot bouge

Et pour boire ce sang qui rayonne à midi
Vers la mer des sainfoins roulant sa vague rouge
Des lévriers plus blancs que les lis ont bondi.

XIX

SACRIFICE AU PRINTEMPS

à M. Edward Sansot-Orland.

Je veux boire au brûlant calice
L'harmonie et la vérité :
Pour les temples d'or de l'été
Je quitte ton blanc édifice.

Ta brise en mes vers coule et glisse,
Par toi mon sein est habité,
O Printemps! Printemps regretté
Reçois encor ce sacrifice.

Sur ton autel mélodieux
Toi le plus délicat des dieux,
Toi dont j'éternisai les charmes,

Reçois, avec ces passereaux,
Ces cerises, ces thyms nouveaux,
Et cette urne pleine de larmes.

Florence, juin 1898.

XX

ENVOI

DU PREMIER LIVRE DES SONNETS

A

M. ANDRÉ GIDE

Ce sont vos fruits, ô Muses,
C'est l'aigle et son aiglon;
Ce sont brises confuses
Par le sacré vallon;

Dans la nuée infuses
Tes foudres, Apollon!
Qui jamais ne refuses
Ma bouche à l'aquilon.

La fontaine au beau ventre
Tonne et luit dans son antre,
Gide, et j'ai pris sa voix :

Dans ma coupe parlante
C'est son onde opulente,
Son esprit que tu bois.

Ile d'Ischia, mai 1898.

LES ÉLÉGIES

ÉLÉGIE I

Mers! la nef douloureuse aux sombres voiles d'or
Sur vos vagues glissant emporta loin du bord
La déesse aux beaux yeux, de ses cheveux voilée :
Des échos de mon cœur a tremblé la vallée.
J'ai faim et soif sur mes sommets étincelants;
Celle qui fut l'aurore élevant ses bras blancs
Ne me tend plus ses purs calices de rosée,
La statue aux yeux d'or de l'aurore est brisée;
Sur l'ivoire du luth ruisselle un lierre amer;
Le front taché de sang la lune est sur la mer;
Le pain ne fleurit plus sur les blés pour ma table,
L'eau coule et n'inscrit plus ses formes sur le sable :
Je suis le chêne en fleurs dont la force a ployé,
Tout le ciel sur moi croule et je meurs foudroyé.

ÉLÉGIE II

Au cimetière de Tivoli.

La colonnade en marbre éclate sur le ciel :
Sur les cyprès fleuris puisant un sombre miel
Erre un troupeau léger d'abeilles rougissantes,
La source à la clarté joint ses ondes naissantes,
Où maint spectre s'assied d'eau vivante abreuvé.
Quand l'astre couronné de lis sera levé,
Diane aux voiles blancs, l'œil clos sous sa couronne,
Que la brise du fleuve en grondant t'environne !
Nous mettrons aux bergers des flambeaux dans les mains,
Nous leur dirons : « Versez, par torrents, aux chemins
La lumière opulente ! Assez d'âmes sont mortes !...
De la maison sans joie allez ! brisez les portes !
L'œil de l'homme a du ciel les charmantes couleurs,
Les membres parfumés des enfants sont des fleurs
Où, du pollen des dieux, l'homme vrai fructifie !
Des sépulcres brisés jaillit l'aube de vie ! »

ÉLÉGIE III

O toi, belle lumière en nos sombres prisons !
Toi dont l'œil tour à tour a l'éclat des saisons,
Couleur d'or printanier, couleur de fruits d'automne,
Livide et gracieux comme un été qui tonne
Foudroyant les rameaux d'un orage de fleurs,
Comme un hiver de neige enflé, tout blanc de pleurs !
Par les vivantes eaux roulant au fond du gouffre
A l'immense contact de l'univers qui souffre
Tu rendis tout ton corps sensible, bloc pieux,
Immortel marbre humain où vont vivre les dieux !
L'harmonie à ton nom coule à flot de mes flûtes,
Les torrents ébranlant les déserts de leur chute
En font gronder l'or pur des clairons assoupis.
Par ces roses en gerbe et ces bouquets d'épis
Je viens te consacrer mes bosquets solitaires,

Ma plaine à pleins sillons roulant le sang des terres
Toi, tendre fleur des ceps, force et saveur du pain !
Je viens te consacrer par ces rameaux de pin
Les monts, pour qu'à jamais sur leurs sommets tu vives,
Et la mer avec tous les temples de ses rives.

Rome, octobre 1896.

LES POËMES

I

CHANT POUR L'AMANTE

Deux amants sont un peuple assemblé.
GŒTHE.

Vierge aux pieds blancs posés sur l'éternelle cime,
Jadis la fleur du hêtre embauma ton flanc pur,
Reçois, toi qui guidas mes vaisseaux sur l'abîme,
L'offrande d'ambroisie en des coupes d'azur !

Jadis j'ai vu briller plus que la chair des femmes
Tes épaules d'argent sous nos soleils amers :
Tu visites mon cœur, vierge, élevant des flammes
Comme au creux de tes mains tu portas l'eau des mers !

C'est l'heure de rosée et l'astre est sur la plaine :
Entends les bûcherons chanter dans la forêt !
Tous les blés sont en fleurs ; mais mon âme est trop pleine :
Une face du monde en tes traits m'apparaît.

Aux bois, l'astre triomphe : il fait fumer les sèves,
Sois-moi l'ombre des lys, douce au cœur des bannis ;
Toi dont le pas sonnait sur le sable des grèves ;
Et qui portais des fleurs, des essaims et des nids !

Le feu gonfle le flanc des terres, et, sonore,
Tressaille en jets de fleurs hors du rosier brûlant.
Ne regrettes-tu pas les blancheurs de l'aurore ?
— Sous les feuillages gît le troupeau somnolent. —

Sur le volcan cendreux une flamme s'élance,
Le pâle coudrier près des laves grandit,
L'ormeau mélancolique au zéphir se balance,
Au loin la mer silencieuse resplendit !

Le feu ! voici le feu ! le grand soleil s'effondre.
Les astres sur la mer montent et sur ses bords
Un peuple de bergers lève, pour leur répondre,
Des flambeaux rayonnants sur la cendre des morts.

D'un laurier radieux j'illustrerai tes tempes :
Vierge ! ton cœur est doux comme un soleil levant.
Lorsque l'aube d'été fera pâlir les lampes,
Sur mon luth douloureux mets tes mains en rêvant.

O toi ! dont le sourire alimente mon songe,
Il est une montagne aux deux vallons secrets.
— Dans les flots de la mer que le soleil se plonge
Ou qu'en ses voiles blancs l'aube coure aux forêts.

Marchons vers la montagne où des flammes plus amples
Brûlent sur un parvis qui luit à ses sommets :
Je te constituerai la Vestale des temples,
Mes trépieds d'or vivant sont sculptés pour jamais !

II

CHANT POUR PROMÉTHEE

O ma mère ! O mon culte ! Vous
voyez que je souffre pour la justice !
ESCHYLE, *Prométhée*.

O père des clartés, des arts et des présages !
Qui formas de doux sucs pour assoupir nos maux,
Un mont noir et frappé du choc des mers sauvages
A nourri de ton sang les vents et les oiseaux.

Toi qui vins à Lemnos ravir aux forges saintes,
Pour animer tes blocs sculptés dans les limons,
Des flammes que les vents de l'Olympe ont éteintes,
Surgis : la lyre éclate aux sommets de tes monts !

Sa voix d'Océanide a le frisson des ormes.
Ah ! pour ton cœur gonflé le printemps fut trop peu :
Tu voulus devancer l'ordre éternel des formes
Et pour mûrir les fruits tu pris la foudre au dieu.

Mais qu'aujourd'hui ton corps desséché sur les cimes
Refleurisse ; descends de tes monts, il est temps !
L'été brillant du monde a des moissons sublimes
Et des vins dont la force enivre les Titans !

Ton vautour succomba sous les flèches d'Alcide.
Viens : le laurier fleurit, le ciel est sans courroux,
Les dieux moins grands que toi sont morts : l'Olympe est vide !
— Seuls, Bacchus pampré d'or et l'œil toujours humide,
Et Minerve aux yeux bleus t'attendent parmi nous !

III

CHANT D'AMOUR D'UN BRIGAND LATIN

à M. Paul Valéry.

> Siècle à siècle, Apollon sculpte la brute informe
> Du sang noir des lions tire un dieu radieux :
> Je veux, par Apollon, élever l'homme énorme
> A la simplicité des dieux mélodieux.
>
> E. S.

Sombre vierge aux tresses brillantes,
Sur la treille, à midi, la cigale a chanté .
Les roses mûriront dans tes mains bataillantes,
Sur ton front empourpré va s'éveiller l'été.

Sois pour moi la face inconnue,
La vie est pauvre, hélas ! mais tes yeux éclatants,
Comme souffre la foudre énorme dans la nue,
Verseront l'harmonie à nos luths palpitants.

Je ne te connais pas et ne veux te connaître ;
Farouche je mordrai ta chair comme un bourreau ;
La colère est ta vie, elle m'a donné l'être ;
La corne d'or sanglant luit au front du taureau.

Et je t'écraserai comme une grappe mûre,
Car moi j'aime comme on se venge ; tes baisers
Comme un fleuve de pleurs et de sang qui murmure
Chanteront : « Je suis fait de tous les cœurs brisés ! »

Enfin, qu'en un beau soir, lune où tu nous convies,
Tu dépouilles ta chair et la jettes en moi ;
Qu'après avoir pleuré tout ton sang, tu souries, —
— Que de tes flancs descende une race d'effroi !

IV

PRIÈRE A VÉNUS

à M. Félix Fénéon.

Debout sous les colonnades d'un temple, sur le rivage, Mirzaël est si prodigieusement ému par la vie qu'il craint de défaillir. Alors il se tourne à demi vers les forêts et vers la mer. Il a vu Vénus

Si je devais mourir quand, ô déesse blanche,
Luisent au fond des bois les flambeaux du printemps,
Quand le beau fleuve d'or de tes cheveux s'épanche,
O Vénus ! et ruisselle en tes bras éclatants ;
Quand l'ardeur de ton sein fait refleurir les chênes,
Quand ton œil pur lançant la foudre aux noirs rochers
Embrase la semence aux sillons et les veines
Des hommes, quand ta bouche aux lauriers desséchés

Ressouffle leur couleur, ravive les prairies
Et verse sur les mers la tempête aux nochers ;
Quand la colombe éclot près des roses fleuries,
Quand le sein des figuiers s'enfle d'un lait nouveau,
Quand sur ses œufs d'azur, de pourpre et d'or, l'oiseau
Gémit vers tes autels, ô déesse ! ô ma mère !
O ma future épouse et la sœur de mes vœux !
Si je devais du Styx boire la vague amère,
Onde qui n'a d'été ni de printemps, je veux,
Resplendissant poëte à qui souvent ta lèvre
Parla, m'envelopper encor de tes cheveux !

. . . . . .

. . . . . .

Naples, avril 1897.

CHANT D'ALLÉGRESSE A LA LOUANGE D'APOLLON

à M. Calixte Toesca.

C'est l'éclatant archer aux paupières de marbre :
Ses flèches d'or du ciel couvrent toute l'ampleur!
Des forêts il s'empare, il blesse l'onde et l'arbre
Et chacun de ses traits fait jaillir une fleur.
L'œil courroucé, frappant les monts d'un pied terrible,
Il vient aux sombres mers longuement s'abreuver :
La foudre en lui s'amasse et, de son œil levé,
Il en charge la nue épouvantable, il crible
D'éclairs le temple obscur, fracasse le rocher,
Brise les clairs ormeaux, les peupliers stériles...
(L'impie est mort, l'impie en son germe est séché!)
Il lance la lumière et la fureur aux îles
Et puis sur son sein blanc croisant ses mains tranquilles
Soudain il rit aux mers, le radieux archer!

Florence, mai 1897.

DOUZE POËMES

POËME I

HYMNE A JUPITER

I

Ainsi qu'un cœur d'enfant qui bat dans votre ventre,
Mères, mères, dans moi
Quelque chose bondit! O mon luth! sois le chantre
Des destins! Qu'en la vie un hymne immortel entre,
Comme, dans un palais vêtu d'or, entre un roi.

II

O mon père dont l'œil lance au loin le tonnerre,
Je porte ton autel
Tout entier mais brisé dans ma poitrine amère;
Rien ne peut consoler la douloureuse pierre,
Mon cœur tiré du tien, ô père, est immortel.

III

Mon père, t'ai-je dit, qu'as-tu fait de ta race?
Qu'est leur monde pour moi?
Les portes des maisons se brisent quand je passe;
Pourtant je ne saurais marcher la tête basse,
Car en toi seul je marche et mon front est en toi.

IV

Jupiter! Jupiter! je sanglote; l'automne
Prend leurs temples sans art.
Ils n'étaient point à toi, nul œil ne s'en étonne!
Vienne sur eux l'hiver et que ta droite tonne,
Père, rends au hasard ce qui vient du hasard.

V

Ah! puisqu'ils ont trempé de sacrilèges larmes
La couche des époux,
Puisqu'un stérile lait enfle des seins sans charmes,
Epouvantez les cieux de l'éclair de vos armes,
Mes frères et mes sœurs, puissants dieux, levez-vous!

VI

La forêt triomphante et de fleurs couronnée
Se berce sur vos fronts;

Diane, de tes feux accours environnée;
Bacchus, que soit par toi la vendange sonnée,
Sur tes grappes bondis et tonne en tes clairons!

VII

Vide sur leurs cités ton carquois insondable,
Apollon furieux!
Toi qui vis sur ma bouche et t'assieds à ma table,
Lève sur eux l'égide, ô Pallas formidable,
Toi, leur père et le mien, brise sur eux tes cieux!

VIII

Toi qui naquis du temps, père, tu fus le nombre;
Pour l'homme châtié
Te voiles-tu de foudre et son cœur devient sombre;
Tes fils sans ton appui sculptent en vain dans l'ombre
Pandore qui fléchit au poids de ta pitié!

IX

Tu t'abreuvas du lait de la chèvre Amalthée,
Monarque impérieux!
Quand au sommet des monts tu clouas Prométhée,
Ta prunelle de pleurs fut longtemps humectée
Et ton cœur s'enivra d'un nectar douloureux.

X

Sache que Prométhée aujourd'hui te vénère
Et qu'il aspire à toi.
Il sait ton cœur réel et pétri de matière,
Et brûlé par ta flamme il chérit ta lumière :
En l'homme égal aux dieux tu bondis, sainte loi !

XI

Comme au temps où debout sur ton Olympe, ô père !
D'éclairs environné
Sous l'harmonie enfin tu fis ployer la terre,
Arme mon bras pieux de l'antique tonnerre,
Par toi fais qu'à mes chants un siècle d'or soit né !

XII

Toi par qui Sémélé recevait frémissante
La foudre dans son sein,
Cygne engendrant jadis l'étoile éblouissante ! —
— Au clin de tes sourcils la terre obéissante
Chancelle et tout le ciel s'ébranle, ô père saint !

POËME II

INSCRIPTION ANTIQUE POUR LE TOMBEAU DE MADAME EUGÉNIE TOESCA

Vois : la lune légère
Flotte sur les cyprès ;
De ta terre étrangère
Apprends-moi les secrets !
Parle : en son ciel a-t-elle
Une lune aussi belle ?

Le vent qui par les mondes
Disperse ton esprit
Y berce-t-il des ondes
Où le soleil sourit ?
La vallée où tu veilles
A-t-elle des abeilles ?

O toi qui fus si belle,
Reçois ce monument :
Un feuillage y ruisselle ;
Blanche éternellement
Une colombe folle
Sculptée en marbre y vole.

De mes tables frugales
Voici les plus beaux fruits ;
Prends aussi ces cigales,
Ces rossignols et puis
Toi qui serais ma mère
Prends cette rose amère !

Lève-toi dans ta race,
Brille sur les sommets
Comme un myrte en sa grâce,
Toi que nomme à jamais
Sur ma discrète lyre
Cet immortel zéphyre !

POËME III

LES SAUVAGES NYMPHES DU VAR

à M. François Bonnet.

Peuples aux poitrines puissantes,
Par les vieux Titans enfantés,
Sur les rives retentissantes
De votre beau fleuve, chantez!

Aux bords des ondes blanchissantes,
Diane! à tes saintes clartés,
Douze Nymphes resplendissantes
M'ont tendu leurs bras argentés.

Affolé j'ai suivi leurs courses,
Elles m'ont conduit jusqu'aux sources
Du fleuve parmi les sommets :

Là pour mon front leur main désigne
L'arbre dont leur choix m'a fait digne,
Et que dès l'enfance j'aimais.

POËME IV

CHŒUR DE CHASSEURS, D'ORÉADES ET DE BERGERS

à M. le docteur Paté.

UN BERGER

Mon troupeau couvre encor les flancs de la montagne,
Près des ondes d'argent je suis déjà debout:
Fleuve, ton flot certain lentement glisse et gagne
La mer; mais où me chasse, ô fleuve, ce vent d'août ?

LES ORÉADES

Des monts silencieux nous sommes les gardiennes;
Nos cœurs seuls ont formé les échos des ravins;
L'homme qui se disperse aux routes quotidiennes
Cède à nos yeux ainsi qu'à la force des vins.

UN CHASSEUR

Le beau cerf dont la corne en hauts rameaux se plisse,
Et les oiseaux des bois au chant plein de douceur,
Et l'aigle qui dans l'air se coule, plane et glisse,
Quand mon arme a tonné m'ont fait blanchir d'horreur.

BERGERS ET CHASSEURS

Que la déesse m'enseigne
Où vont mes jours hasardeux,
Puisqu'une blessure saigne
Quand je me sépare d'eux.

Trêve aux guerres malfaisantes,
Avec vos armes d'airain
Sculptez des urnes luisantes
Où dorme un vin souverain !

Homme errant et prompt aux chutes,
Apprends les secrets des eaux ;
Fais descendre sur tes flûtes
Le langage des oiseaux !

Soumets à tes saintes règles
Les musiques, les couleurs ;

Orne d'or les ventres d'aigles,
Les cerfs, de colliers de fleurs!

UN BERGER

Une bergeronnette a dérobé la laine
Des brebis, pour bâtir, ô dieux, son nid léger :
Hélas! moi qui parcours la montagne et la plaine,
Qui, du poids de mon cœur, viendra me décharger ?

LES ORÉADES

Sur les sommets glacés, fidèles Oréades,
Nous veillons, ô mortels, et sur les pics de feu
Notre épaule soutient l'azur des colonnades;
Notre œil nourrit l'éclat sans fin du dôme bleu.

UN CHASSEUR

Déesse, du sommet des Alpes gigantesques,
J'ai vu les rocs affreux dans leur stérilité,
Les villages debout, comme en d'horribles fresques,
Consumaient au soleil leur triste nudité.
J'ai, sur les noirs marais, détruit les tendres poules ;
La prunelle des cerfs m'hallucine et j'ai peur :
C'est leur sang profané, Roudoule, que tu roules,
Et n'ayant rien créé je briserai mon cœur.

LES ORÉADES

Hommes, montez vers nous !

UN BERGER

O vous, roches hautaines,
Ecrasez-moi !

UN CHASSEUR

La terre est vide et le ciel creux !

★

O Var ! ainsi ma Muse, au bord de tes fontaines,
Aime entendre chanter bergers, chasseurs et dieux.

POËME V

VALCROS OU HAUT-RELIEF SCULPTÉ POUR M. ALEXANDRE BARÉTY

Les clairs volets couleur des feuillages, la porte
Que les grands vents d'automne ont close, le foyer
Englouti sous la cendre ont fait la maison morte
Et sa fumée au ciel ne va plus tournoyer.

Mais quand les vents d'été dont l'haleine transporte
Le cœur de l'homme et fait les arbres verdoyer
Ranimeront Vénus dans la sève plus forte
Et feront sous son poids les beaux rameaux ployer,

Le sage, de ses mains, rouvrira ses fenêtres,
Il ira méditer sous les ombres champêtres,
Près des ceps d'or chargés de vins mélodieux.

Moi, sur ce haut-relief aux immortelles lignes,
J'ai sculpté dans l'airain, près du fleuve et des vignes,
Sa maison, temple pur que son cœur offre aux dieux !

POËME VI

A M. CALIXTE TOESCA

Quand tu redescendras de tes cimes hautaines
Où l'azur clair te garde et veille à ton côté,
Les antres, les forêts, les rochers, les fontaines
Tendront leur être aimant au frère regretté.

Tandis qu'aux bords des eaux reconstruisant Athènes,
Je rends Apollon même à l'homme épouvanté,
Tes flambeaux sur les monts ont des clartés certaines,
Leur fureur n'est qu'amour, qu'ordre et que liberté.

Pure de ses excès, ton âme plus rapide
Deviendra la Bacchante heureuse d'Euripide
Ou Joconde éveillée en d'amères couleurs :

Rendez à sa vallée un enfant qu'elle adore
Et vous verrez fumer nos coupes dans l'aurore
Et nos fronts amicaux se couronner de fleurs.

POËME VII

A M. FRANÇOIS MIQUELIS

Les peuples qui s'en vont sous les forêts profondes,
Ceux qui dans la montagne ont taillé leurs maisons,
Ceux qui, sur des vaisseaux, fendent les vastes ondes,
Ceux qui règlent le vol hasardeux des saisons;

Ceux qui dans les cités, ô lyre, que tu fondes,
Gardent les urnes d'or, les vins et les toisons,
Ami, tous sont pareils aux semences fécondes
Dont l'éclosion sainte étend les horizons.

C'est pourquoi, Miquelis, je veux dans un bel ordre
Autour de notre globe entrelacer et tordre
Une couronne d'or de beaux épis humains;

La terre jettera sa semence aux étoiles!
Un peuple de héros descend des hautes toiles
Qui doivent la couleur et la vie à mes mains.

POËME VIII

A M. LOUIS GEOFFROY

Un cercle d'oliviers chargés de fruits embrasse
Le mont dont le sommet plonge en un vague azur ;
L'huile où dort la lumière y naît pour toute race;
Leur feuillage est sculpté dans l'argent le plus pur.

Plus haut, l'œillet sauvage et le thym dans sa grâce,
Sous leurs vives couleurs font briller l'antre obscur;
On s'élève, porté de terrasse en terrasse,
Jusqu'à la crête blanche où s'écroule un vieux mur.

C'est là qu'au tendre accent des brises modulées,
Au bruit des doubles eaux sonnant dans les vallées,
Nous vîmes jusqu'à nous les neuf Muses bondir.

Le tonnerre des chants éclatait sur leurs bouches,
Et nous sentions en nous gronder les vents farouches
Et l'antique Apollon dans nos cœurs resplendir.

POËME IX

A M. VICTOR VIDAL

Grave et lent et portant au fond de ta poitrine
De tristes océans par tes pleurs composés,
Tu contemples, du haut d'une roche marine,
Phœbé sur son char morte et les vaisseaux brisés.

Le ciel d'airain se rompt et cède à la doctrine;
Diane ressuscite en nos cœurs embrasés :
Mange le pain des cieux dont la sainte farine
Sous nos meules coula des beaux blés écrasés.

Jette au gouffre des mers la charge de tes larmes,
Fais trembler sous tes pas la terre des vivants,
Marche, brillant de feux, sous tes nouvelles armes,

Riche de tes trésors dispersés dans les vents!
L'épais laurier se plisse à ton front, il l'enlace,
Sur les siècles ruisselle et s'étend sur ta race.

POËME X

A M. CHARLES VIBOREL

Viborel, en tout homme un grand archange dort
Qui parfois de son sein et de son front déborde ;
Le beau luth de nos cœurs sa tendre main l'accorde
Et l'on voit hors de nous jaillir ses ailes d'or.

En tout homme une Muse, ami, sommeille encor :
Qu'aux fruits de l'arbre humain sa belle bouche morde,
L'arbre jette des fruits plus riches ; qu'elle torde
Son torse et la déesse enfante tout effort.

Viborel, Viborel, respecte en toi l'archange !
La Muse s'élança de ton sein, je la vis.
Et c'est pourquoi, d'un pouce immortel, je mélange

A tes cheveux ce legs illustre pour tes fils,
Ce laurier que la terre et que le ciel vénère,
Prix des trompettes d'or où chante le tonnerre !

POËME XI

BANQUET DES MUSES
DANS
UNE HOTELLERIE DE PUGET-THÉNIERS

Je chanterai les festins :
Dans nos coupes les destins
Tonnèrent et sur nos lyres
Sonna Phœbus en courroux;
Les Muses jetaient en nous
Leurs prophétiques délires !

Le vin dans sa pure fleur
Avait la tendre couleur
Des aurores rougissantes ;
L'antique Bacchante y dort;
Des roses voilaient le bord
De ses coupes nourrissantes.

Fiers lutteurs venez manger
Le pain de froment léger,
Les viandes délectables :
Qu'aux lueurs de nos flambeaux
Les fruits tombés des rameaux
S'amoncellent sur nos tables !

Un dieu dans notre œil riait,
La sainte nappe brillait,
L'un de nous leva sa coupe :
Soudain la porte s'ouvrit,
Dans la salle blanche on vit
Entrer la neuvaine troupe.

Comme on défait un bouquet,
Dans la salle du banquet
Les neuf Sœurs se répandirent
Et sur nos fronts surhumains,
Liés par leurs fortes mains,
De purs lauriers resplendirent !

Elles chantèrent ; leur voix
Disait les fleuves, les bois,
Les montagnes éternelles...

— Si tu regardais de près
Ces demeures, tu verrais
Luire un temple à tes prunelles !

POËME XII

TROMPETTES SUR LES MONTAGNES

à M. Louis Gastaud.

I

Sur la montagne qui fume
De ses éternels brouillards,
J'ai, dans l'horreur de la brume,
Déployé mes étendards !

La pourpre et l'azur les teignent,
L'on y voit blanchir les lis ;
Sympathiques ils étreignent
Toute la terre en leurs plis.

J'ai ceint, France bien-aimée,
Ces drapeaux qui sont les tiens,
D'une couronne enflammée
De lauriers athéniens !

J'ai fait vibrer, ô trompettes,
Vos beaux airains expressifs
Sous tout le poids des tempêtes
Qui tombent des cieux massifs.

Et, pour mieux bâtir tes villes,
J'ai reconstruit, nation,
Avec ses cordes fertiles,
La lyre d'or d'Amphion !

II

Vous qui courez sur les cimes,
Peuples aux pieds bondissants,
Frappez de vos fronts sublimes
Les astres éblouissants !

O Puget-Théniers voilée
De tes lauriers mérités !

Couronne dans la vallée!
Brillant flambeau des cités!

Apollon de toi s'empare,
Grâce à mes chants forts et purs,
Sœur des cités dont Pindare
De lauriers ceignait les murs.

Homme, imite les abeilles
Qui puisent dans les clartés,
Au cœur des roses vermeilles,
Les éléments des cités.

Cires de feux couronnées!
O miels brillants! construisons
Le palais des destinées
Sur nos heureux horizons!

TOMBEAU

DRESSÉ

A STÉPHANE MALLARMÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POUR L'INVITER A UNE TARDIVE MAIS ENTIÈRE JUSTICE
ENVERS LE MAITRE QUE JE CHANTE
ET POUR QU'ELLE VOIE EN CES VERS LES DIGNES REMERCIMENTS
DU JEUNE HOMME IMMORTEL
QU'ELLE A DÉJA UNE FOIS COURONNÉ

E. S.

Hymnes, roi du phormynx, est-ce un héros, un homme ou un dieu celui que nous allons célébrer aujourd'hui?... Ah! l'homme de génie est celui-là seul qui sait tout par nature, mais les esprits pénibles et pointilleux sonts pareils aux corbeaux voraces et criards qui lancent d'inutiles clameurs contre l'auguste oiseau de Jupiter.

PINDARE. — *Deuxième Olympique.*

I

SYMPHONIE

à la mémoire de Beethoven.

E. S.

L'esprit c'est le corps qui se pense.

SPINOZA.

O insensata cura de' mortali,
Quanto son difettivi sillogismi
Quei che ti fanno in basso batter l'ali !

Chi dietro a iura, e chi ad aforismi
Sen giva, e chi seguendo sacerdozio,
E chi regnar per forza o per sofismi,

E chi rubare, e chi civil negozio,
Chi, nel diletto della carne involto,
S'affaticava, e chi si dava all' ozio;

Quand'io, da tutte queste cose sciolto
Con Beatrice m' era suso in cielo
Cotanto gloriosamente accolto.

DANTE. — *Paradiso*, XI.

La barque humaine atteint les rives de la vie,
L'homme surpasse enfin tous les dieux qu'il rêva,
A nos fronts la splendeur céleste est asservie
Et notre sang enfante et berce Jéhova.

Jupiter resplendit dans ma belle prunelle,
Son inflexible foudre en mes yeux s'amollit
Et Vénus m'a donné cette fille immortelle,
Fleur d'une larme et myrte illuminant mon lit.

Comme un puissant soleil ma tête se balance,
Sur la lyre du dieu plane un hymne éclatant,
L'arc prophétique après des siècles de silence
Sous mes mains tonne encore et le jour s'en élance :

Apollon tout entier sur les peuples s'étend.
Le souffle qui soutient le vol de mes neuf Muses,
Zéphyr entre les bras des légers lauriers verts,
D'une flotte enflerait les cent voiles confuses

Et pourrait, sans ployer, porter un univers !
L'harmonie a rompu ma poitrine abondante
Et brisé les clairons de Smyrne. O vent divin
Qu'imprégnait de fureur et d'éclairs le doux Dante,

Tu fis lever mon pain et tu mûris mon vin !
Souffle qui sur Weimar chargeais de feux la nue,
Aux ormeaux de Stratford tu chantais et pleurais,
Sur mes lèvres tu mis la parole inconnue;

Le laurier élargit ses cercles de forêts.
Comme un troupeau de chiens poursuivant à la nage
Ma nef mélodieuse où sont les immortels,
Mes sombres détracteurs viennent briser leur rage
Contre ses flancs sculptés et ses flottants autels.

L'un d'eux (1) crut me peser aux plateaux en délire
De sa fausse balance. O foudre, allume-toi!
Serpent que malgré lui savait charmer ma lyre,
Son venin sarcastique a sifflé loin de moi.

Jetez, jetez en moi la fleur de votre rire,
O Grâces! quand, par vous, tout l'être s'attendrit
Comme un marbre flexible et l'immortelle cire
Où la forme des dieux pour des siècles s'inscrit.

Il rit d'un front pesant. Ah! dures sont les pierres,
Déesses! son esprit et son cœur sont plus durs;
L'astre en ses yeux s'éteint sous ses rudes paupières
Comme en une onde épaisse entre d'aveugles murs.

Minerve arma mon sein pour de plus nobles guerres,
De l'olivier natal mon luth est ombragé : —
Fier du cercle borné de ses courtes lumières,
Il l'oppose au soleil. Le soleil l'a jugé.

(1) M. Charles Maurras.

Quand, de mon océan parfait, vaste et limpide
Où roulent spontanés les profonds éléments,
Tu dis qu'il prend son onde au vif ruisseau que guide
Ta main en le flattant, tu sais bien que tu mens !

Quand tu crois que ma voix au monde ait sa pareille,
Tu sais bien que tu mens ! L'arbre jette ses fruits,
L'oiseau, ses œufs brillants, son miel doré, l'abeille,
Mais les chants les plus beaux par mon sein sont produits.

Tu sais que jeune encore et tant de fois féconde,
De ma Muse à tout flot le cœur s'est abreuvé,
Que j'ai pris dans mes bras, pour le créer, le monde,
Et qu'on ne cherche point ce qu'on n'a pas trouvé.

Méchant ! tu sais ma joie et tu sais ma souffrance,
Mais ton œil luit parfois comme l'œil des bourreaux ! —
Grains du myrte, mes pleurs ont parfumé la France,
La fleur de joi eéclate à mon front de héros.

Ah ! qu'à la liberté ton cœur secret attente,
Inconscient Zoïle, et ton cœur confondu
Entendra résonner ma trompette éclatante
Sur le peuple nouveau des hauts cieux descendu.

Car mes chants dans les cœurs ont semé la patrie,
J'ai fait sonner plus haut le beau luth des aïeux,
La blanche fleur de France à ma voix refleurie
S'épanouit par moi sur la tige des dieux!

Comme un torrent tari l'oubli déjà t'enferme,
Ton verbe est mort, ô toi, le dernier des méchants!
Apollon a séché son inutile germe,
Lui substance immortelle et force de mes chants!

Les jours prêtent des feux à leurs nuits inégales,
Muses, plus haut encor!! Que les chœurs soient doublés!!
L'oiseau des moissonneurs a sangloté. Cigales,
Eveillez-vous! La lune a la couleur des blés.

Astre doré, vallée aux lignes idéales,
Mer éventant les bois, balançant les nochers,
Ton vent, sans les brûler, berce les céréales;
Voile ombrageux des pins, vous tables de rochers!

Là, parmi le trésor des fleurs, des coquillages,
J'ai soufflé la tempête en le delphique airain;
Bientôt du neuf fois né l'on verra sur les âges
Resplendir pour jamais le temple souverain.

L'homme amassa déjà tant de larmes amères,
Comme Aphrodite un dieu sur ces mers va fleurir
Des neuf Muses issu, conçu par ces neuf mères!
Et dans tout docte esprit cette fleur va s'ouvrir.

Pardonne, ô Jacinthus! si je suspends ton être :
Un peu de ta substance, hélas! a succombé!...
— Sur sa tige un sanglot a secoué mon hêtre
Et l'airain des combats de ma lèvre est tombé.

Mon Mallarmé franchit tout rayonnant de force
« *Ce peu profond ruisseau calomnié la mort* » :
Le palmier de Latone, hélas! perd son écorce,
L'automne jaunit l'arbre à ses vents couleur d'or.

Maître, que jusqu'aux cieux ta tombe soit dressée!
Qu'on y grave Bacchus, les Nymphes, l'Océan,
Toi, pour qui, d'une voix tragique et nuancée,
Jeune Sophocle nu j'entonne un beau péan.

Le plus grand de tous ceux par qui vécut la lyre
Chante un grand chant d'ivresse avant de t'ériger
Un monument léger comme un temple au Zéphyre :
— Près du troupeau de marbre y veille le berger;

Vénus blesse les mers des feux de son sourire,
Sa main berce la vague et le triste oranger !

De marbre maintenant mes Muses sont vêtues,
Posons le luth, prenons le ciseau du sculpteur;
De la bouche éclatante et blanche des statues
Va s'élancer encore un hymne créateur !

•

Pour la pensée est-il de plus pompeux spectacle ?
Le jeune roi des chants peut-il mériter mieux
L'harmonieux laurier, cet arbre des oracles
Dont tu paras son front au-dessus de ses yeux ?

Je ne sculpterai point ton terrestre visage :
Tu ne fus que désirs, ton être eut faim des dieux ;
Bondissez cœurs mortels et toi prends, tendre sage,
Ces fruits olympiens purs et mélodieux !

II

LA FONTAINE DES MUSES

à la mémoire de Michel-Ange
et de Benvenuto Cellini.

Mais que ferai-je à ce vulgaire
A qui jamais je n'ai su plaire,
Ni ne plais, ni plaire ne veux ?
Porterai-je la bouche close
Sans plus méditer quelque chose
Qui puisse étonner nos neveux ?

L'un crie que trop je me vante,
L'autre que le vers que je chante
N'est pas bien joint ni maçonné ;
L'un prend horreur de mon audace,
Et dit que sur la grecque trace
Mon œuvre n'est point façonné.

Je déments leur langue au contraire,
Comme l'ayant bien su portraire,
Dessus le moule des plus vieux,
Et comme cil qui ne s'égare
Des vers repliés de Pindare,
Inconnus de mes envieux.

RONSARD. — *Odes.*

Dixit, et avertens rosea cervice refulsit,
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere : pedes vestis defluxit ad imos,
Et vera incessu patuit Dea.

VIRGILE. — *Enéide*, I.

Puisque jamais tu ne refuses
A mon cœur le choix le plus beau,
Phœbus! je veux sur ce tombeau
Bâtir la fontaine des Muses.

Un monument sans pareil naît!
L'onde qui de mes vers ruisselle
O mon cœur! est fille de celle
Qui dans Permesse bouillonnait.

Mon cœur, quel marbre tu découpes
Pour l'exilé mélodieux?
O peuples! c'est l'onde des dieux,
Tendez vos lèvres et vos coupes !

Flots pensants, brillez et coulez !
Bercez cette ombre bienheureuse! —
Un profond dôme d'or se creuse
Dans les feuillages ciselés.

Un dôme splendide couronne
La fontaine au flot nourrissant :
Mon cœur! un cercle éblouissant
De neuf colonnes l'environne.

Des tendres couleurs du sommeil
J'ai chargé les branches dorées ;
Sur les éternelles contrées
Le dôme luit plus qu'un soleil.

La colonnade dorienne
Se déploie et tourne. A son flanc
Chaque pilier de marbre blanc
Porte une Muse aérienne.

Euterpe tient un rossignol,
Uranie à son front assemble
Les sphères ; son aile qui tremble
Au ciel semble tourner son vol.

Polymnie aux lèvres fidèles
Est ceinte de verts orangers
Et tient contre ses seins légers
Les pâles œufs des hirondelles.

Clio porte un lis blanchissant ;
Une cantharide d'or glisse
Sur sa tige et de son calice
La rosée en larmes descend.

La bondissante Terpsichore
Dont l'œil fougueux verse l'été
Porte une vague du Léthé
Dans sa resplendissante amphore.

Erato porte des bluets ;
Calliope, ta belle bouche
Semble un géranium farouche
Et tes clairons d'or sont muets.

Thalie à sa ceinture attache
Une branche de peuplier.
Sous des bandeaux d'épais laurier,
Melpomène, ton front se cache.

Au centre, sous le dôme d'or,
Le marbre est plus frais que la soie :
Au lieu de lumière, la joie
L'éclaire à son soleil plus fort.

Le divin marbre mortuaire
Se partage en quatre côtés ;
Par sa blancheur seraient tentés
Les yeux d'Apollon statuaïre.

Au sommet de ce bloc charmant
D'où la splendeur certaine émane,
Sur un chariot d'astres plane,
Grave vieillard, le Firmament.

Son pied pousse globe sur globe,
Son sein jette des univers,
Il s'élance les bras ouverts
Et des brouillards enfle sa robe.

Son œil s'ouvre et fait le matin,
La nuit, ses paupières fermées;
Son vol dirige les armées,
Son regard lance le destin.

Le front courbé du Ciel s'achève
Dans le marbre qui s'interrompt! —
L'Océan balance son front,
Son corps de vagues se soulève.

Sur la gauche du marbre amer,
Vers la tête du Ciel sa tête
Se hérisse. Ainsi se reflète
Le céleste azur dans la mer.

A droite, en un beau corps j'amasse
Bacchus épars sous tous les cieux :
Ses cheveux, trésor somptueux,
D'or en boucles voilent sa face.

Son beau front crève les raisins,
Il se cache au profond des vignes,
Son corps aux languissantes lignes
Emerge des pressoirs voisins.

Toutes les Nymphes de la terre
L'enveloppent de leurs corps blancs. —
Marbre ! au troisième de tes flancs
Une grotte ouvre son mystère.

Un large bouquet de roseaux
L'ombrage ; on voit fleurir un arbre.
On croit, malgré leur corps de marbre,
Entendre chanter ses oiseaux.

Grotte, qui dira tes merveilles ?
Ruches, jardins, fleuves sculptés,
Par les collines enfantés,
Tendre hameau voilé de treilles ;

Volcans fumeux, lacs et sillons,
Cérès accouche dans la plaine;
De troupeaux la vallée est pleine,
Les vents s'enflent de papillons.

Prairie aux couleurs éclatantes,
Où tombent les pesants taureaux;
Troënes, rayonnants sureaux,
Grappes d'abeilles palpitantes.

Grotte ouvragée, antre divin!
L'onde y coule avec abondance;
J'achevais d'y graver la danse
Des Satyres quand Vénus vint.

Elle vint du creux des mers pures;
C'était par un soir de juillet;
Un flanc du marbre encor brillait
Inerte et vide de sculptures.

Bondissant comme un vent d'été
Sur les prés légers et les sables,
Aux fontaines intarissables
Elle vint mirer sa beauté.

Dans son cœur mon cœur prit sa source,
Son astre a volé sur mon front ;
La poitrine des monts se rompt,
La plaine s'enfle sous sa course.

Des colombes et des verdiers
Aux fraises de ses seins vont boire ;
On voit briller leur rose ivoire
Plus que la fleur des amandiers.

Seins clairs où la coupe se moule,
Douce épaule de satin pur :
Des molles ceintures d'azur,
Un beau torrent de roses coule.

Lève encor ta voix, luth pieux !
Vénus d'une main triomphante
Pare des roses qu'elle enfante
Mes marbres, image des dieux !

La colonnade qui rayonne
En balance un pesant rideau,
L'onde même en porte un fardeau !
— Alors, tordant une couronne

Dont elle enveloppa mon front,
Vénus me soulevant de terre
M'abreuva le cœur d'un mystère
Que les siècles célébreront.

Déploie autour de moi tes tresses,
Garde-moi toujours dans tes bras :
Les cœurs mortels ne goûtent pas
Ces pures et fortes ivresses !

Mais quoi ! ton astre au ciel s'éteint,
Ta forme aérienne flotte.
Reine, reine !!... Seul je sanglote
Agenouillé dans le matin.

Près des marbres aux nobles poses,
Dans l'air tendre que son vol fend,
L'aube n'éclairait qu'un enfant
Qui me riait parmi les roses.

Amour ! que ta légère main
Sur cette fontaine immortelle
Dans le marbre l'inscrive telle
Qu'elle fut ce soir surhumain !

LE PREMIER LIVRE DES ÉLÉGIES

ÉLÉGIE I

à M. Pierre Quillard.

Entre, ô mon cœur! franchis les portes de rocher :
Mais, des torrents glacés pourras-tu t'approcher,
Cœur qu'une triple foudre alimente et soulève,
Toi qui perças de traits, comme un brouillard, tout rêve,
Cœur affamé d'amour, ô soleil douloureux,
Astre de l'inconnu ! tes implacables feux
Vont-ils s'éteindre ici sur la neige des cimes ? —
— Dans les neiges, miroirs courbés sur les abîmes,
Une stérile nymphe a miré ses longs yeux!...
Triste reine des monts purs et silencieux
Contre mon sein mortel craindrais-tu de descendre ?...
L'éternel désespoir fait ton regard si tendre!...

Le mélèze et le buis enlacent ton beau front ;
Sur les peuples tes chants éclatants voleront !
Veux-tu ma vie, ô reine ? elle créera ton être :
Aux bords où je naquis et que tu peux connaître
Les purs sanglots des vents animeront ta voix ;
Le myrte et les lauriers y composent des bois ;
Une épouse y cueillit la fleur de mes années ;
Mes fils y grandiront ; les Muses y sont nées !
Habitante des monts dont le cœur m'a parlé,
Reine au front de mélèze et de buis noir voilé,
Puisque ta belle lèvre à ma lèvre s'assemble,
Qu'en mes vers gémissants tout ton désespoir tremble !
Mon épouse !... mes fils !... ô tristes entretiens !...
Pleurons près des torrents !... mêle mes pleurs aux tiens !
Notre amour concevra quelque jeune harmonie,
O Nymphe pour jamais à ma douleur unie !

Aux gorges du Cians.

ÉLÉGIE II

Si le cours incertain et léger des rivières
Tremble en mes vers et si ton fleuve tout entier
Y coule, et sous ta voix courbe ses ondes fières :
Si les feux de mon sein conçurent un laurier !

Apollon, Apollon, Apollon, dieu des ondes
Qui parlent, dieu du jour dans tout mon sang miré !
Donne le son des mers et des forêts profondes
A ce beau luth amer prix de ton choix sacré !

Dieu ! tu m'as dit : « J'ai vu, dans les jours d'amertume
« Ton esprit, tel mon front de feu, purifié
« Par les brouillards, ton cœur, sacrifice qui fume :
« Mon chant était en toi quand ta voix a crié !

« Qu'éclate encor par toi ma voix, aux clairs ombrages !
« J'éclairerai ta force et la douleur est peu !... »
— J'ai fui dans les déserts, sous les arbres sauvages
Pour préserver ton choix trop terrible, beau dieu !

Dans tes temples chéris, les marbres, ces doux êtres,
Gardaient fidèlement la force de tes bras ;
Des lauriers y veillaient comme d'antiques prêtres ;
Là ton astre brillait plus voisin d'ici-bas !

Comme ton char sculpté vole parmi les mondes,
A travers les pensers guide encor mon esprit ! —
Gloire aux luths immortels, rois des choses profondes,
Au chant des luths qu'un Dieu ceint de lauriers m'apprit.

ÉLÉGIE III

à M. Jean Moréas.

Je ne veux pas mourir, la vie est douce et grande :
J'ai vu sur l'amandier verdir la jeune amande
Et les fruits du pêcher s'enfler comme des seins.
Muses ! vous soutenez mes plus hardis desseins,
Ma parole de feu vous l'avez enfantée
Pour qu'elle soit enfin des races écoutée.

ÉLÉGIE IV

à M. Calixte Toesca.

Je ne te confierais, ô Nuit, ces chers mystères
Que si leur fruit de vie éclatait au soleil :
Hippocrène a vaincu les ondes adultères ;
Je vois le souvenir à l'avenir pareil.

Si le poids des baisers fit fléchir l'auréole,
Quelque tendre laurier au myrte a succédé,
Comme enfant de ces nuits j'ai conçu la parole,
Erato ne m'a point aux mortelles cédé.

Esprit des nuits d'été !... Les mortels que nous sommes
Des plus hautains plaisirs n'ont gardé qu'un sanglot !
Extase ! !... mots compris des savants jeunes hommes :
Du char d'or de sa sœur Phœbus parlait au flot.

Celle qui sanglotait d'amour sur le rivage
Fut-elle Juliette ou bien Cordélia?
Etait-ce un myrte d'or ou ton laurier sauvage,
Phœbus! qui pour jamais à ces bords me lia?

O Cannes! jamais l'œil véridique des Muses
Ne t'avait éclairé pour l'immortalité. —
Tremblez sur ses deux mers, belles strophes confuses,
Comme oscille un brouillard au clair des nuits d'été.

Le 13 juillet 1897.

ÉLÉGIE V

à M. Ernest Raynaud
pour le remercier de ses grands éloges.

I

O ma nymphe agile,
Voici le vallon,
Le ruisseau fragile
Que rompt l'aquilon :
Nymphe triste et belle,
La brise t'appelle !

L'éclat de ton œil
Du jour même abaisse
La pompe et l'orgueil.
Ta chair, ô richesse !
Brille mollement
Comme un diamant !

Du ruisseau, de l'antre,
Tu te détachas,
O Nymphe, au beau ventre !
Et tu m'arrachas
Mon cœur sans défense,
Nymphe sans enfance !

Telle en son plein âge,
Des hauts flots, Vénus
Bondit sur la plage,
Ses deux beaux seins nus ;
Du front du dieu, telle
Cette autre immortelle !

Mais ton sein brûlant
Où prend-il ses flammes ?
Phœbus violent,
O père des âmes !
Pitié pour nos vœux,
Epargne tes feux !

O Nymphe farouche,
Mon sang tout entier
Fut bu par ta bouche,

Et mon frais laurier,
Sous votre amertume,
Baisers ! se consume.

II

Mai brillait dans l'ombre,
Tendre et menaçant ;
Tu mis un chant sombre
Au luth innocent.
Vagues d'Italie,
Pleurez Ophélie !

Ton bras invincible
Me soulève aux cieux :
Dans la flamme horrible
Descendent les dieux.
La terre où l'on aime
Charme le ciel même.

ÉLÉGIE VI

ou ÉLÉGIE DE LÉRINS

(ÉLOGE DES SANGLOTS)

à la mémoire aimée
de Dante Alighieri.

Sanglots ! seule musique
Où rien ne se corrompt,
Du beau monde physique
Accent soudain et prompt,
J'ose enfin vous élire
O sanglots ! sur la lyre.

J'ai déserté les roches
Et leur mélèze amer,
Mon cœur à tes approches
Tremble en mon sein, ô mer !

Mer tragique, mer sainte!
Reste unie à ma plainte!

Que ta vague me jette
Aux sommets éclatants
Du Pinde ou du Taygète!
Mais garde-moi longtemps
Sous les tristes ombrages
De tes profonds rivages.

Voici le jardin triste
Où des arbres au vent
Vacillait l'améthyste:
Là, j'écoutais souvent
Dans des marbres d'Athènes
Se briser des fontaines!

Quoi! Diane, une larme
Sur ta face a frémi!
Sous le luth qui les charme
L'onde et l'arbre ont gémi :
Quoi! Calliope pleure!...
Faut-il que mon cœur meure?

ÉLÉGIE VII

à M. Deniau.

Tendre couronne d'or, l'écume autour des îles
S'enflait, la lune était sur les vagues tranquilles.

Seule l'onde indécise enfanta la beauté,
Car la splendeur du monde est sa fragilité,
Et cette grande fleur de lumière qu'on nomme
Bonheur si l'on est dieu, mais si l'on reste un homme
L'été, saison, hélas ! des destins accomplis,
N'a-t-elle point laissé, sur ton beau front, des plis?
— La sainte volupté met au cœur une ride.

Ami, je songe à toi près de la vague aride
Où j'invoquai jadis mes dieux qui sont les tiens :
Pindare au cœur brillant, roi des chants cynthiens,

Et Virgile attentif aux choses ignorées,
Et celui qui guida les neuf Muses dorées
Notre illustre Ronsard, et Lamartine au flanc
Blessé par une Nymphe, et près du temple blanc
Lavé des mers, sacrant de son ombre leurs ondes,
Deniau, j'ai courbé sur les îles profondes
Pour ton front éclatant ce beau laurier marin ;
J'ai confié ton âme au sombre et pur airain
Des paroles de vie où le temps même s'use!...
Etre du monde!... Muse!... ô Muse!... triste Muse!...

ÉLÉGIE VIII

LA MÉDITATION DE DIANE

à M. Henry Roujon.

Son noir attelage plane!...
Mais, tant ses yeux sont luisants,
Sur son char d'argent, Diane
Ce soir semble avoir seize ans!
Bouquet de roses, sa bouche
Céleste embrase ma couche.

Triste à l'avant de son char,
Sur son coude elle se penche :
L'onde humecte son regard,
Sa poitrine est toute blanche! —
Ma jeune lune de mai,
Pitié pour ton pâtre aimé!

ÉLÉGIE IX

LE CIMETIÈRE DES CYPRÈS ET LE CIMETIÈRE DES PINS

à M. Bernard Lazare.

Innocent cimetière où le cyprès léger
Qu'éclaircit l'aquilon, que le zéphyr rend sombre,
Veille et jette un mystère à l'esprit du berger!
De mes fertiles ans j'ai supputé le nombre.

Cimetière héroïque où resplendit le pin,
Tombeaux, graines de vie éternelle! Cybèle!
Ma pensée est rompue, ils ont dit : c'est le pain!
Les pires cœurs ont dit : comme sa lyre est belle!

O pins chers à mon cœur, cyprès comme un vaisseau
Vacillants! j'ai reçu le luth que sollicite
Tout esprit vain; Phœbus fit de feux mon berceau :
Temple de sang qui chante, un dieu secret m'habite!

Neuf Muses tour à tour ont voulu m'enfanter!
Si ton Ronsard et si ton Lamartine, ô France!
Et ton Racine enfin qui me force à chanter,
Se jetant dans ma voix m'ont appris la souffrance!

Qu'ai-je fait pour subir ce formidable choix?
Si des sanglots d'amour éclatent quand je passe,
Si le bruit de ma lyre, ô mer! couvre ta voix,
Si Phœbus m'emporta sur son char dans l'espace,

Rendez-moi les forêts et mon père et la paix!
Que Maurras se courrouce ou Van Bever grimace,
Que faire à mon laurier chaque jour plus épais
Si la force des chants sur mon seul luth s'amasse?

Toi, comme un cœur d'enfant, langage encor glacé,
Je t'ai donné l'accent des plus secrets poëtes :
Dante, agile laurier jusqu'aux enfers baissé,
Gœthe sculptant son front de ses mains inquiètes,

Et Shakespeare dont l'œil a des feux créateurs!
Parler de France! au marbre antique je t'élève!
Sansot-Orland! mon front atteint ces purs sculpteurs
La vie a commencé, mais ma pensée achève.

Tradition, pins éternels, cyprès pieux!
Sur les tombeaux assis, cercle attentif des âmes!
Je veux hausser le monde au front même des dieux,
Puis, chantre fructueux, m'endormir dans les flammes!

ÉLÉGIE X

à MM. Calixte Toesca et L... B ..

Si mon cœur tout entier brille comme une fleur,
Tout son terrestre encens parfume mes semblables;
Que le lâche te cède à ses frères, douleur!
Seul le pain de la joie est rompu sur mes tables!

Tu me donnes, Hermann, la paix de tes yeux fiers,
Mon frère délicat, mais sais-je si tu souffres?
Ta pudeur se balance et luit sur tes hiers
Comme une rose cache et parfume des gouffres.

Toi par les mains de qui l'épine est aiguisée,
Ami plus malheureux laisse-moi fuir tes doutes!
Mon esprit amolli par l'agile rosée
Léger comme Cécrops résonne au feu des routes!

Toi, tu m'as protégé d'un bouquet hérissé !
Par toi mon doux génie est pur de sacrilèges
Et resplendit plus grand sous ton œil courroucé !
Mais que faire des pleurs dont sur moi tu t'allèges?

Sous le cristal du frêne ou les sapins épais
Tu ne m'auras point fait vénérer les ruines;
Ton cœur, clairon crevé, me vante en vain sa paix,
Désarmé de son or par de fausses doctrines.

Ton nom sans timbre, hélas ! et qui peut désigner
Tant d'êtres ! sur la bouche éloquente des Muses
Ne prendra point la vie. Hélas ! j'ai vu saigner
Dans tes mots tant d'aïeux factices, tristes ruses !

Mais ton cœur est vivant, il grossit les échos.
Vois s'ouvrir le vallon, le ciel au flot s'efface,
Vois l'éphémère éclat des purs coquelicots,
Ecoute ton cœur battre, il te dira ta race.

J'aime ta race, hélas ! Vieillard, ton front plissé
Pour mon œil fatidique est l'airain d'un vain masque ;
Mon laurier fermera ton destin commencé
Toi qui sus tant chérir ma Minerve au beau casque !

Mais je te laisserai sur tes chemins amers :
Mes jours plus éclatants, tu ne pouvais les vivre...
Ou bien prends-moi ces nefs et monte sur les mers! —
—Toi, mon Hermann, accours; ouvrons quelque cher livre!

Le doux rossignol veille, oh! sous l'ample forêt
Où Diane descend de son char pour nous plaire,
Viens couronner mon front; un monde neuf paraît;
La rosée a dissous ta trop juste colère :

Calliope se mêle au groupe de tes sœurs,
Sa voix qui ne ment point proclama la plus belle
L'une d'elles!... Bercés au rhythme de nos cœurs
Tremblent les bois, les monts et la mer immortelle.

Trop doctes nuits, berceau des races sans affronts!
Déesses, à nos cœurs donnant vos corps sans ride!
Vous couvriez le labeur suave de nos fronts
Sous le myrte fécond ou sous la rose aride!

Vous m'avez accordé ce nocturne laurier,
Pur modèle de gloire et d'amour pur exemple,
Chers héros et vos sœurs!... et pourrai-je oublier
Ces doux corps blancs en qui j'entrais comme en un temple?

ELÉGIE XI

à M. Sully-Prudhomme.

Rends-moi la mer brûlante et ces plages de sables
Plus molles que les mers et gardant le soleil
Dans leurs tendres cristaux ! sur l'île étends mes tables
Et que la vague encor me verse le sommeil !

Et le jardin marin où les brises fidèles,
Haleines de Pallas, viennent sculpter les fleurs : —
— Permesse y fend le sol ; que ses eaux les plus belles
Chargeant mon sein du poids des images nouvelles
Fassent briller le front de mes jeunes Douleurs !

ÉLÉGIE XII

OU ÉLÉGIE DE MAI

au tendre et grand Alexandre Roy.

Destins, destins, corps bruts par l'esprit achevés!
La lune est sur les monts, les astres sont levés!
Sur la rose assoupie un beau Zéphyr nu vole;
Dans l'éclat velouté de cette lune molle
Les œufs des rossignols brillent! Soleil pieux
Bientôt tu mûriras ces fruits mélodieux;
Le chantre aux tendres yeux brisera ses demeures;
Il dira le secret rayonnement des heures,
L'eau des vallons glacés, le saphir des bluets,
La foudre sur les lacs et les antres muets.
Les sanglots des rameaux trembleront dans sa phrase!
Et la lyre, et la lyre, et la lyre en extase
Fléchissant sous le poids de ces vaines chansons,
Regrettera l'éclat de ses antiques sons.

Par ces brillantes nuits, Muses, ô mon génie!
Marchons, des sillons verts à ce blé d'harmonie!
Surces palais légers courbez vos fronts dorés!
J'ai dormi sous les feux de vos yeux inspirés;
J'ai bu toute la vie à votre haleine aimée:
Oh! que la lyre entière en mon sein soit formée!

ÉLÉGIE XIII

OU LES PRÉSENTS DES GRACES

I

Calixte tant nommé par les lèvres dorées
De la tendre élégie! aux plages inspirées
Que d'écume et de feux la mer latine bat,
Le char flexible et pur des trois Grâces s'abat.

L'une porte une rose et soudain me l'accorde,
L'autre, dont l'esprit sonne à l'héroïque corde
Que me tendit Phœbus suave et meurtrier,
Fait couler sur ma tempe un abondant laurier,
Et la troisième, au bord des solitaires ondes
D'où les yeux de Vénus brillèrent sur les mondes,
Veut, tant mon haut sanglot à son doux cœur est cher,
Par un lien de myrte à son corps m'attacher.

II

Construites d'une larme, ô mes Grâces parfaites !
Touchez ces cœurs nourris d'éphémères ardeurs :
Pitié pour les absents en proie aux faux prophètes !
Cœurs que j'aime, goûtez ces délicates fêtes :
Le front de la Victoire a de belles pudeurs !

ÉLÉGIE XIV

A YVONNE DENIAU

I

SONATE DU PRINTEMPS

Vers ton charmant petit front,
En hauts timbres bucoliques,
Les flûtes mélancoliques,
Mon Yvonne! éclateront.
Sur les beaux luths qui sanglotent
Que tes petites mains flottent!

J'infléchirai le ruisseau
Mirant dans ses eaux voûtées
Des verdures habitées

Par l'élégiaque oiseau :
Il chante, et la lune tendre
Sort des vallons pour l'entendre.

C'est la nuit du mois de mai !
Les jeunes blés resplendissent,
Les feux des astres grandissent ;
Au papillon parfumé
La rose offre rougissante
Sa poitrine adolescente !

II

DOUBLE CHORAL

(1) Bluets et myosotis,
Tristes lilas, violettes !
Dans les grands vents sont partis
Les cœurs sanglants des poëtes !
Le mien par Diane aimé
Flotte, hostie, aux nuits de mai !

Cuve des fleurs, tendre vin,
Flammes couronnant les tombes !
Le chœur des Muses qui vint,

O nuit blanche de colombes !
M'élut chantre souverain
Du mélancolique airain.

(2) Ceins de lierre mon front, roi
Des tristesses inconnues ! —
D'éclairs il charge les nues
Et jette un suave effroi
Aux angoisses consolées
De nos terrestres vallées.

Sublime cœur, ces doux vers
A ton ineffable enfance
Te trouveront sans défense
Dans le mois des arbres verts :
Jupiter fit la mémoire
Mère du troupeau de gloire !

Enfant de France, à mon front,
Mélange au laurier l'acanthe !
Baise ma lèvre éloquente,
Toi que mes fils aimeront !
Que tes petits bras couronnent
Mes deux tempes qui rayonnent !

ÉLÉGIE XV

Au delà des rayons de leur regard livide,
Loin de leurs péchés capitaux :
De la hideuse envie et de l'orgueil splendide,
Et loin de tes éclairs brutaux,
O trop courte colère ! élan des cœurs stériles
Qui retombent plus pesamment ;
(Toi, source des marais, pourriture des îles,
Toi dont chaque admirateur ment,
Limon le plus abject, ô paresse ! les lèvres
Se taisent s'il faut te nommer) ;
Gourmandise et de toi jetant aux cœurs de chèvres
Le cytise le plus amer ;
Et loin de l'avarice, hélas ! le triste masque
D'une secrète pauvreté,
Qui se penchant un jour, Pactole, sur ta vasque,

Fit un métal de ta clarté !
Et loin et loin surtout de la luxure, mère
De leur mauvaise chasteté,
Qui fait trouver aux sots la nourriture amère,
Friands du festin rejeté,
Livre aux dépossédés quelque épouse adultère,
Par qui les fats, chats ou corbeaux,
Mangent des yeux de vierge (et, comique salaire,
Sous l'orbite sanglant la bouche les dit beaux !)
— Tel un Peau-Rouge à jeun mange, en chantant, la terre
Pillée à de tendres tombeaux ;
Hors des cercles maudits qui serrent ta tristesse
D'embrassements infortunés
Ne puis-je offrir aux dieux la brillante tendresse
De tes jeunes yeux étonnés
Et ne le puis-je aux bords où tu me fis entendre
Le timbre inconnu des serments !
Et n'est-ce point de nous que Vénus sut attendre
Le myrte nouveau des amants ?

TABLE

PRÉFACE D'ANDRÉ GIDE 5

VERS DORÉS

PRÉFACE 21
ODE A PAUL VERLAINE 41

VERS DORÉS :

BUCOLIQUE 49
VERS DORÉS POUR RAYMOND NYST 51
VERS DORÉS POUR HENRI DEGRON 53
VERS DORÉS 55
VERS DORÉS POUR CHARLES BAUDELAIRE 56
VERS DORÉS 59
VERS DORÉS POUR PAUL SOUCHON 60
VERS DORÉS POUR GUSTAVE ROBERT 62
VERS DORÉS POUR HENRI ERASME 64
VERS DORÉS POUR LES AMOUREUSES 65
VERS DORÉS POUR CLÉMENT BILLARD 66
PROCLAMATION 67
LA STATUE 70
A UNE FOULE 71

POÉSIES ÉPARSES :

ÉPOUSAILLES 73
JEUDI-SAINT 75

CHANT DU BERCEAU 78
ORAISON SUR DES FLUTES A LA VIERGE D'AVRIL 80
SONNET ANTIQUE 82
FRAGMENT TRAGIQUE 84
RITE D'AMOUR 86
DANSE SACRÉE 88
CHANT DES TROMPETTES D'ÉTÉ 90

DAPHNÉ

PRÉFACE 95
LA LÉGENDE D'UN SAULE 101
VIERGE AU CŒUR GRAVE 103
INVOCATION 106
LA FORÊT 108
LE CŒUR 110
L'AMOUR DES STATUES 113
UNE EAU SAUVAGE 116
LA MAISON DES ROSSIGNOLS 121
HYMNE AUX ROSES 131
PAYSAGE FLUVIAL 134
LES CRYPTES 137
LES NUAGES 140

LA SOUFFRANCE DES EAUX

PRÉFACE 145

LA SOUFFRANCE DES EAUX :

CHANT D'UN MATELOT 151
CHANT HÉROÏQUE 153
LES ALCYONS 157
CHANT DE L'HOMME DE VIGIE 160

CHANT D'AMOUR 162
LE VAISSEAU 164

LE PREMIER LIVRE DES SONNETS :

INVOCATION 167
AU TOMBEAU DE VIRGILE 169
LE MASSACRE DES MERS ET LES VENDANGES MATINALES ... 171
NOUVELLE STATUE DE MINERVE 173
AVERSE DE MAI 175
LANÇON 177
TEMPLE A LA SPLENDEUR 179
LES OLIVIERS 181
LA CIGALE 183
CHANT D'IVRESSE 185
HYMNE SUR LE LUTH 187
LES MUSES ET L'ÉTOILE DE VÉNUS DESCENDENT, ETC 189
AZUR 191
CHANT EN L'HONNEUR DES LILAS NOUVEAUX 193
CHANT NUPTIAL 195
A EUGÉNIE 197
VASE ANTIQUE 199
LÉVRIERS DE SPARTE 201
SACRIFICE AU PRINTEMPS 203
ENVOI DU PREMIER LIVRE DES SONNETS 205

LES ÉLÉGIES :

ÉLÉGIE I 207
ÉLÉGIE II 208
ÉLÉGIE III 209

LES POËMES :

CHANT POUR L'AMANTE 211
CHANT POUR PROMÉTHÉE 214

CHANT D'AMOUR D'UN BRIGAND LATIN..... 216
PRIÈRE A VÉNUS..... 218
CHANT D'ALLÉGRESSE A LA LOUANGE D'APOLLON..... 220

DOUZE POËMES

I. — HYMNE A JUPITER..... 223
II. — INSCRIPTION ANTIQUE POUR LE TOMBEAU DE Mme EUGÉNIE TOESCA..... 227
III. — LES SAUVAGES NYMPHES DU VAR..... 229
IV. — CHŒUR DE CHASSEURS, D'ORÉADES ET DE BERGERS..... 231
V. — VALCROS OU HAUT-RELIEF SCULPTÉ POUR M. ALEXANDRE BARÉTY..... 235
VI. — A M. CALIXTE TOESCA..... 237
VII. — A M. FRANÇOIS MIQUELIS..... 239
VIII. — A M. LOUIS GEOFFROY..... 241
IX. — A M. VICTOR VIDAL..... 243
X. — A M. CHARLES VIBOREL..... 245
XI. — BANQUET DES MUSES DANS UNE HÔTELLERIE DE PUGET-THÉNIERS..... 247
XII. — TROMPETTES SUR LES MONTAGNES..... 250

TOMBEAU DRESSÉ A STÉPHANE MALLARMÉ

SYMPHONIE..... 257
LA FONTAINE DES MUSES..... 264

LE PREMIER LIVRE DES ÉLÉGIES

ÉLÉGIE I..... 275
ÉLÉGIE II..... 277

ÉLÉGIE III..... 279
ÉLÉGIE IV..... 280
ÉLÉGIE V..... 282
ÉLÉGIE VI OU ÉLÉGIE DE LÉRINS. *Eloge des sanglots*... 285
ÉLÉGIE VII..... 287
ÉLÉGIE VIII. *Méditation de Diane*..... 289
ÉLÉGIE IX. *Le Cimetière des Cyprès et le Cimetière des Pins*..... 290
ÉLÉGIE X..... 293
ÉLÉGIE XI..... 296
ÉLÉGIE XII OU ELÉGIE DE MAI..... 297
ÉLÉGIE XIII OU LES PRÉSENTS DES GRACES..... 299
ÉLÉGIE XIV :
Sonate du printemps..... 301
Double choral..... 302
ÉLÉGIE XV..... 304

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-neuf février mil neuf cent huit

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

366242

Signoret, Emmanuel
Poésies complètes.

LF
S5779po

University of Toron
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocke
LOWE-MARTIN CO. LIMIT